



BRILL

Les bronzes de la collection Eumorfopoulos publiés par M. W. P. Yetts (I et II)

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 27, No. 4/5 (1930), pp. 359-406

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526948>

Accessed: 03/02/2011 11:28

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

LES BRONZES DE LA COLLECTION EUMORFO- POULOS PUBLIÉS PAR M. W. P. YETTS (I ET II)

PAR

PAUL PELLIOT.

[W. Perceval YETTS, *The George Eumorfopoulos Collection, Catalogue of the Chinese & Korean Bronzes, sculpture, jades, jewellery and miscellaneous objects*, vol. I, Bronzes: Ritual and other vessels, weapons, etc.; Londres, Ernest Benn, 1929, in-folio, XII + 89 pages, et 75 planches, dont 25 en couleurs; £ 12.12.0.; vol. II, Bronzes: Bells, drums, mirrors, etc.; *ibid.*, 1930, in-folio, VIII + 99 pages, et 75 planches, dont 25 en couleurs, £ 12.12.0.]

M. George Eumorfopoulos, qui a la main heureuse, a trouvé dans la maison Ernest Benn un éditeur assez courageux pour présenter au public ses collections incomparables d'une manière digne d'elles. Après les six volumes de céramique publiés par M. R. L. Hobson et les deux volumes de fresques et de peintures dus à M. L. Binyon, voici que paraissent, à un an d'intervalle, les deux premiers volumes de la série non moins importante des bronzes, qui doit en comprendre six. Cette fois, l'étude des pièces est confiée à M. W. Perceval YETTS à qui nous devons déjà entre autres, dans *Chinese Art, Burlington Magazine Monograph*, ce que je considère

comme le meilleur chapitre d'ensemble que nous ayons encore sur les bronzes chinois.

L'étude des bronzes chinois anciens soulève un grand nombre de problèmes : matière, technique, patines, sujets du décor, style, types et destination, inscriptions. Les Chinois, qui ont collectionné de bonne heure les bronzes anciens, mais qui ne disposaient guère, pour l'étude comparative, que de dessins souvent peu fidèles et d'estampages, se sont surtout occupés des types, en cherchant à préciser les noms donnés aux objets dans les textes anciens, et des inscriptions, où leur amour de l'histoire et des formes graphiques trouvait à se satisfaire. En Europe, où jusqu'à des temps récents l'étude de l'art chinois s'est à peu près limitée à celle de la porcelaine, et malgré les ouvrages méritoires de M. Voretzsch et de M. Koop, presque tout reste à faire. M. Yetts, qui ne voulait pas s'en tenir à des générations assez floues, a été heureusement inspiré de suivre encore dans une large mesure la science chinoise et d'accorder une attention particulière aux inscriptions. Bien lui en a pris, car il s'est vite aperçu par exemple, grâce à un mémoire de 孫詒讓 Souen Yi-jang (1848—1908), que le seul travail critique d'apparence qui eût été encore consacré en langue européenne aux inscriptions des bronzes chinois archaïques, l'étude de Petrucci sur *L'épigraphie des bronzes rituels de la Chine ancienne* (*JA*, 1916, I, 5—76), suivait les vieilles erreurs d'épigraphistes chinois d'il y a cent ans, et qu'en particulier deux bronzes que Petrucci plaçait dans la première moitié du III^e siècle avant Jésus-Christ étaient datés de 1114 de notre ère; l'un est exactement du 24 septembre 1114.

Si des archéologues réputés comme Jouan Yuan s'y sont autrefois trompés, c'est qu'on a fait en Chine sous les Song, et en particulier au début du XII^e siècle, un grand nombre de vases archaïsants, qui copient les formes ou le décor des Tcheou. Pour y voir clair,

il faut un œil exercé, et aussi la connaissance de ce qu'un long effort a valu de résultats aux savants chinois. Mais ceci suppose une bibliographie chinoise abondante, et l'abondance des répertoires chinois consultés est une des caractéristiques essentielles et très heureuses des recherches de M. Yetts. Trop souvent, les sinologues ou collectionneurs européens se croient quittes envers la science indigène quand ils ont invoqué le *Po-kou t'ou-lou* ou le *Si-ts'ing kou-kien*; c'est méconnaître que la littérature archéologique chinoise est formidable. Chavannes, au moment de sa mort, préparait un livre sur les épigraphistes et archéologues chinois; inachevé, et quoique le détail de bien des recherches garde sa valeur, ce travail est d'autant moins publiable que d'assez riches bibliographies épigraphiques et archéologiques ont été publiées en Chine en ces dernières années. M. Yetts a connu l'une d'entre elles, le **金石書目** *Kin-che chou-mou*, ou *Bibliographie épigraphique* (avec appendice sur les beaux arts), de M. **黃立猷** Houang Li-yeou, paru en 1926; c'est essentiellement, au dire même de l'auteur, la bibliographie des sources qu'il a utilisées en préparant son grand répertoire épigraphique **石刻名彙** *Che-k'o ming-houei*, en 48 ch., qui a dû paraître également en 1926 et que je n'ai pas vu. Mais la bibliographie de Houang Li-yeou n'est pas la seule du genre. Il faut nommer, à côté d'elle, le *Kin-che chou-mou* en 1 ch., de **葉銘** Ye Ming, paru en 1910; le **金石名著彙目** *Kin-che ming-tchou houei-mou* de M. **田士懿** T'ien Che-yi, en 1 ch., plus 1 ch. de supplément et des appendices, paru en 1925; enfin le **石廬金石書志** *Che-lou kin-che chou-tche* de M. **林鈞** Lin Kiun, en 22 ch., paru en 1928. Outre l'ouvrage de M. Houang Li-yeou, je ne possède que celui de Ye Ming; tous deux sont très sommaires, et il en est de même de celui de M. T'ien Che-yi. L'ouvrage de M. Lin Kiun est plus ample, mais, au cours d'une étude comparative publiée dans le *Bull. of the Metropolitan Library*

(*Pei-p'ing Pei-hai t'ou-chou-kouan yue-k'an*) de février 1929 (pp. 163—171), M. 容庚 Jong Keng en a signalé les faiblesses singulières. M. Jong Keng prépare d'ailleurs de son côté, avec plusieurs collaborateurs dont son frère M. 容肇祖 Jong Tchao-tsou, une bibliographie de même nature sur un plan encore plus ambitieux et qui, une fois achevée, paraît devoir être l'instrument indispensable qui manque encore. En attendant, et tant au moyen de sa propre bibliothèque que du répertoire de Houang Li-yeou, M. Yetts a donné, à la fin de son premier volume, une bibliographie de l'archéologie chinoise, en transcription et en caractères, avec les dates d'édition et l'index des *tseu* et *hao*, comme aucun ouvrage européen n'en avait fourni avant lui.

Il faut bien reconnaître d'ailleurs que le déchiffrement des inscriptions des bronzes ne nous apporte le plus souvent, à l'époque ancienne, que des informations sans grand intérêt historique. Ce sont toujours les mêmes formules dédicatoires qui reviennent, et qu'on est arrivé à déchiffrer précisément à raison de leur fréquence. Mais les noms d'hommes ou de lieux se lisent assez mal, et il n'en est que peu qu'il soit possible d'identifier. A travers des graphies divergentes, on serait mieux assuré de la localisation des sites si nous étions en présence de monuments d'une provenance définie. Mais on sait que les fouilles régulières ont été impossibles en Chine jusqu'ici, et que presque tous les bronzes des "trois dynasties" nous arrivent sans état civil. L'avenir permettra peut-être de tirer un meilleur profit de ces textes, dont la mise en œuvre est actuellement une tâche assez ingrate. Dans l'état actuel des choses, on peut dire qu'on ne connaît aucun bronze antérieur au milieu du III^e siècle avant l'ère chrétienne et qu'on puisse rattacher de façon certaine à des événements dont les sources littéraires aient conservé la mémoire.

Dans le premier volume, c'est aux inscriptions sur bronze que

M. Yetts consacre le premier et le plus long des trois chapitres qui précèdent la description des objets; ce premier chapitre occupe les pp. 1—33. M. Yetts y retrace l'histoire de l'écriture chinoise, en commençant par les os et écailles inscrits du village de Siao-t'ouen, à l'Ouest de Ngan-yang; on sait que, depuis les premières découvertes qui y ont été faites en 1899, les os et écailles inscrits de Ngan-yang ont absolument renouvelé tout ce qu'on croyait connaître de l'écriture chinoise archaïque; les déchiffrements ont été dus principalement à Souen Yi-jang, à M. Lo Tchen-yu et à Wang Kouo-wei, et ces résultats ont été incorporés au prodigieux répertoire des signes de l'écriture chinoise attestés dans l'épigraphie qui a été compilé sous le titre de **古籀篇** *Kou tcheou p'ien* par M. **高田忠周** Takata Tadasuke (1925)¹). Comme de juste, c'est sur le *Chouo wen* et sur le *Kou tcheou p'ien* que M. Yetts a basé principalement ses lectures; il s'y montre lucide et ingénieux, à son ordinaire. Bien des textes n'en restent pas moins d'une interprétation douteuse.

Le second chapitre, "Technique de la fonte du bronze" (pp. 34—39), est le plus original. Ici, M. Yetts n'avait pas de prédécesseurs en Chine, et presque aucun hors de Chine. Il y a trois types possibles de moules: 1^o moules permanents de bronze, de fer, d'argile, de pierre, etc.; 2^o moules temporaires par sections, en sable glaiseux; 3^o moules temporaires obtenus au moyen d'un modèle en cire qu'on fait fondre et qui est remplacé par du métal en fusion, autrement dit procédé de la cire perdue. M. Yetts étudie chacun de ces types de moules et indique ceux qui ont servi dans les divers cas, à la lumière des traces que leur emploi a laissées sur les objets. Le premier type, on le savait, n'a guère servi que pour des bronzes de petite dimension, monnaies, miroirs, armes, boucles de ceinture, et on n'ignorait pas non plus que la plupart des bronzes

1) Voir sur lui le compte rendu de M. H. Maspero dans *JA*, 1927, 129—142.

chinois anciens ont été fondus à cire perdue. Mais, et ceci est plus nouveau, M. Yetts montre que, même dans des cas où on avait conclu à l'emploi de moules temporaires de sable par sections à raison de raccords visibles sur les bronzes, c'est encore de cire perdue qu'il doit s'agir: les raccords ne proviennent pas de la fonte même du bronze, ils résulteraient de l'application préalable du décor, par estampage sectionné, sur le moule en cire lui-même. Evidemment, la composition même des bronzes vaudrait aussi une étude approfondie; malheureusement, les analyses effectuées sont trop peu nombreuses pour autoriser encore aucune conclusion; tout ce qu'on peut dire, c'est que les proportions de cuivre et d'étain indiquées théoriquement par un chapitre suspect du *Tcheou li* cadrent mal avec la réalité, et aussi que le plomb a joué dans les alliages un rôle que le *Tcheou li* ne faisait pas soupçonner.

Dans son troisième chapitre, "Types et emplois des vases" (pp. 40—51), M. Yetts étudie les noms anciens à attribuer à chaque type de vase. On sait qu'une partie de cette nomenclature a été bien identifiée dès le *Po-kou t'ou-lou* des Song; mais les érudits du XII^e siècle avaient commis aussi certaines erreurs qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Des érudits contemporains, en particulier Wang Kouo-wei, se sont appliqués à les redresser. M. Yetts est au courant de leurs travaux; son tableau est jusqu'ici le seul à donner, dans une langue européenne, le dernier état de recherches que les savants chinois ont poussées bien plus loin que nous.

Le second volume n'avait pas à traiter de questions aussi générales, et les quarante-deux pages qui précèdent la description critique des pièces sont des études substantielles consacrées aux cloches, aux tambours et aux miroirs. Nous les retrouverons plus loin, au cours des remarques que je voudrais maintenant soumettre à notre confrère sur des points spéciaux.

Tome I, p. 1: D'après M. Yetts, le 說文 *Chouo wen* de 許慎 Hiu Chen a été complété et présenté au trône en 121 de notre ère par le fils de l'auteur, et quand celui-ci, un fonctionnaire retraité, était déjà mort. L'importance de ce doyen des dictionnaires de l'écriture chinoise ancienne est telle qu'un article spécial serait nécessaire pour tenter de débrouiller son histoire, présentée de manière assez divergente dans les divers travaux des sinologues. Dans les quatre éditions des *Caractères chinois* du P. Wiegier (p. 8) et dans *La Chine à travers les âges* (p. 316), on retrouve l'indication que le *Chouo wen* fut compilé par Hiu Chen, "lettré déjà célèbre", "vers l'an 200 de J.-C., après de longs voyages entrepris pour se procurer les originaux authentiques". Selon Terrien de Lacouperie (*Cat. of Chinese coins*, p. xvi), le *Chouo wen* a été publié en 123 de notre ère, après la mort de l'auteur. Le *Catalogue impérial* (*Sseu-k'ou...*, 41, 2 b) veut que le *Chouo wen* ait été achevé en 100 de notre ère, et cette opinion a été reproduite par M. M. Courant (*Cat. des livres chinois*, n^{os} 3144, 4424). M. Yetts suit l'opinion usuelle, enregistrée dans le *Biogr. Dict.* de Giles (n^o 787), et selon laquelle, Hiu Chen étant mort "A.D.? 120", son fils acheva l'ouvrage et le présenta au trône en 121; j'ai, moi aussi, dit autrefois de Hiu Chen qu'il avait dû mourir "vers l'an 120" (*Mém. conc. l'Asie Orientale*, II, 135 et 146). La date de 200 est sûrement fautive; rien n'appuie non plus, à ma connaissance, la date de 123. Celle de 100 n'est pas sans valeur; dans sa postface rythmée, où il indique la division de son œuvre en 14 sections (*p'ien*), sous 540 radicaux, comprenant l'explication de 9353 caractères (avec 1163 caractères qui font double emploi [*tch'ong*]), et les explications elles-mêmes prenant 133.441 caractères, Hiu Chen donne pour l'achèvement de son œuvre la date du 1^{er} jour, marqué *kia-chen*, du premier mois de l'année de la période *yong-yuan* qui est marquée du caractère *tseu*, c'est-à-dire le 29 janvier 100. Quant à la date

de la présentation au trône en 121, elle est établie par le mémorial de présentation dû à 許冲 Hiu Tch'ong, le fils de Hiu Chen, et qui est daté de 建光元年九月己亥朔二十日戊午, "la première année *kien-kouang*, le 9^e mois dont le premier jour était *ki-hai*, le 20^e jour qui était *wou-wou*"; le 20 du 9^e mois de la première année *yen-kouang* correspond au 19 septembre 121. Il faut toutefois admettre qu'une erreur s'est glissée avant les Song dans l'indication des caractères cycliques des jours, et rétablir 己卯 *ki-mao* et 戊戌 *wou-siu* au lieu de *ki-hai* et *wou-wou*¹). Si on a pensé que Hiu Tch'ong avait achevé l'ouvrage, c'est parce qu'il dit dans son mémorial qu'antérieurement son père n'avait pas présenté l'ouvrage au trône parce que "le texte n'en était pas [définitivement] arrêté" (以文字未定), et qu'on supposait en outre que Hiu Chen était déjà mort lors de la présentation en 121. Mais, tout comme la postface de Hiu Chen spécifiait que les explications du texte achevé le 29 janvier 100 comprenaient 133.441 caractères, ce même chiffre est indiqué dans le mémorial de Hiu Tch'ong pour la présentation au trône en 121²); c'est donc que l'ouvrage de 121 est bien identique à celui de 100, et, dans le membre de phrase sur le "texte" (*wen-tseu*) qui n'était pas encore absolument arrêté, il faut vraisemblablement entendre par *wen-tseu*, tout comme dans le titre complet lui-même du *Chouo-wen kiai-tseu*, les formes graphiques des caractères étudiés. Cette dernière mise au point des formes graphiques, il n'y a d'ailleurs aucune raison pour en faire honneur à Hiu Tch'ong, qui ne s'en prévaut nulle part. On l'a déduite de la mort supposée de son père avant 121,

1) Les autres corrections auxquelles on pourrait songer entraîneraient des bouleversements beaucoup plus grands et moins admissibles; celle que j'adopte ici est déjà indiquée dans le *Ts'iuan chang-kou san-tai ... ts'iuan-wen* de Yen K'o-kiun, section des Han postérieurs, 49, 6 b.

2) C'est par une faute de copie que le *Sseu-k'ou...*, 41, 2 b—3 a, indique 133.440 caractères.

et cette idée de la mort préalable de Hiu Chen a été évidemment inspirée par la façon dont Hiu Tch'ong parle de son père dans le mémorial de présentation de 121: 臣父故太尉南閣祭酒慎, "le père de votre serviteur, l'ex-t'ai-wei et tsi-tsieou du Nan-ko, [Hiu] Chen"; on a considéré que 故 *kou*, que j'ai traduit par *ex-*, signifiait "défunt". Mais, si Hiu Tch'ong avait voulu parler de son père mort, il eut mis le mot "défunt" devant le mot "père", et non devant les titres qui suivent, et d'ailleurs ce n'est à peu près sûrement pas *kou* qu'il eût alors employé à cette fin. Il y a plus. Dans la suite de son mémorial, après avoir expliqué comment le *Chouo wen* avait été composé par son père du temps que celui-ci occupait des fonctions à la Cour, mais qu'il ne l'avait pas alors présenté au trône, Hiu Tch'ong ajoute: "A présent, [mon père Hiu] Chen est malade, et il a envoyé votre serviteur présenter le livre au Palais" (今慎已病。遣臣齎詣闕). La solution est évidente. Hiu Chen, malade, s'était démis de ses charges et retiré dans son pays natal; c'est de là qu'il envoya en 121 son fils Hiu Tch'ong présenter le *Chouo wen* à l'empereur; mais Hiu Tch'ong n'a rien eu à voir avec la composition de l'œuvre, et Hiu Chen, encore vivant en 121, n'est mort peut-être que bien plus tard¹⁾. En définitive, le *Chouo wen* est de Hiu Chen seul, et la date de son achèvement est plutôt à placer en 100 qu'en 121; 121 est seulement l'année de la publication.

Ce *Chouo wen* des Han, le possédons-nous encore? M. Yetts, dans la bibliographie du t. I (p. 74) comme du t. II (p. 88), s'exprime comme suit sur le *Chouo wen*: "Compiled A.D. 986 by

1) Hiu Chen, dont la carrière n'a commencé qu'à la fin du I^e siècle de notre ère, n'était peut-être que cinquantenaire en 121, et ce n'est pas l'âge, mais la maladie (vraie, ou feinte pour voiler une disgrâce), qui avait déterminé sa retraite. On trouvera dans le 說文校議 *Chouo-wen kiao-yi* (ch. 15 b, 8—9, de l'édition du 姚氏叢書 *Yao-che ts'ong-chou*) des arguments pour prolonger éventuellement la vie de Hiu Chen jusque vers le milieu du II^e siècle.

an imperial commission presided over by Hsü Hsüan. An attempt to restore the original work of A.D. 121, but many corrections and additions made, including pronunciation according to the 8th century dictionary *T'ang yün*." Je crois que c'est donner là une impression trop défavorable du texte que nous possédons. L'œuvre de Hiu Chen existait encore comme ouvrage indépendant avant l'intervention de la commission de 986, mais les manuscrits en offraient entre eux des divergences sur lesquelles les commissaires ont eu naturellement à se prononcer; leur travail, sur ce point, n'est pas une œuvre de compilateurs, mais d'éditeurs. Par ailleurs, ils ont introduit un bon nombre de caractères nouveaux et ajouté des gloses; mais ces caractères nouveaux sont expressément indiqués comme 新附字 *sin-fou tseu* ("caractères nouvellement ajoutés"), et les gloses des commissaires sont marquées "Suivant vos serviteurs, [Siu] Hiuan et autres,". Quant aux prononciations en *fan-ts'ie*, il est bien évident que le *Chouo wen* original n'en donnait pas, et les commissaires de 986 les ont ajoutées d'après le *T'ang yün*; mais là encore ce sont des additions expresses, une sorte de commentaire phonétique, qui ne touche en rien au texte même de Hiu Chen. Pour qu'il en fût autrement, il faudrait admettre que le *Chouo wen* primitif indiquait la prononciation des mots, et cela selon un système de simples homophones auquel les notations en *fan-ts'ie* auraient été substituées par les commissaires de 986. Mais le *Chouo wen* était un répertoire explicatif des formes graphiques, non un dictionnaire phonique. A vrai dire, les textes qui nous renseignent sur les travaux de la commission de 986 disent que les évolutions de la prononciation avaient rendu obscures les indications phonétiques dans les manuscrits du *Chouo wen*, et que c'est là la raison qui leur fit substituer systématiquement en 986 les prononciations en *fan-ts'ie* du *T'ang yün*. Mais, s'il s'était vraiment agi de notations phonétiques remontant à Hiu Chen lui-même, les commissaires de

986 auraient gardé ces indications vénérables, quitte à en ajouter d'autres pour les expliquer ou les préciser. Il est bien plus simple d'admettre que, dès avant 986, mais pas avant le VI^e siècle, des prononciations en *fan-ts'ie* avaient déjà été ajoutées à la recension courante du *Chou wen*; ce sont ces *fan-ts'ie* qui ne cadraient plus avec les notations du *T'ang yun* et que les commissaires de 986 ont remplacées par celles du dictionnaire phonique qui faisait autorité de leur temps. On connaît d'ailleurs un manuscrit d'un fragment considéré comme ayant été calligraphié sous les T'ang, antérieurement donc à l'intervention des commissaires de 986; or il contient déjà des gloses en *fan-ts'ie*, mais qui ne sont pas celles du *T'ang yun*. Si donc le manuscrit est authentique comme il semble, nous avons là la preuve que, au point de vue phonétique, le travail de Siu Hiuan et de ses collaborateurs a été de substituer les *fan-ts'ie* du *T'ang yun* aux *fan-ts'ie* plus anciens, mais postérieurs au V^e siècle, dont le fragment calligraphié sous les T'ang nous a conservé une faible portion¹⁾. En résumé, l'édition de Siu Hiuan n'a pas altéré le vrai *Chou wen*; il est toutefois exact que Siu Hiuan et ses collaborateurs ont été assez souvent trompés par les

1) En réalité, la substitution des *fan-ts'ie* du *T'ang yun* à ceux que donnait la recension antérieure du *Chou wen* a été consacrée par Siu Hiuan et la commission de 986, mais elle avait été effectuée un certain nombre d'années plus tôt, dans l'édition du *Chou wen* publiée par le frère cadet de Siu Hiuan, 徐鍇 Siu K'iai, qui est mort dès 974. Le *Souei chou* (32, 14 b) mentionnait déjà un 說文音隱 *Chou-wen yin-yin*, en 4 ch., d'auteur inconnu; nous ne sommes pas en mesure de dire si les "prononciations du *Chou wen*" que citent des auteurs des T'ang sont empruntées à ce dernier ouvrage ou à des prononciations en *fan-ts'ie* déjà ajoutées à la recension alors courante du *Chou wen*, ni si les *fan-ts'ie* du *Chou wen* fragmentaire des T'ang sont ou ne sont pas ceux du *Chou-wen yin-yin*. Le fragment du *Chou-wen* calligraphié sous les T'ang, d'une importance capitale pour l'histoire de l'œuvre, a été reproduit d'abord en facsimilé xylographique, en 1863, aux frais de Tseng Kouo-fan, par 莫友芝 Mo Yeou-tche, le découvreur du manuscrit, sous le titre de 唐寫本說文解字木部箋異 *T'ang sie-pen Chou-wen kiai-tseu mou-pou tsien-yi*, 40 + 10 ff.; c'est l'édition dont je me sers; il y en a eu d'autres depuis.

fautes de leurs manuscrits, comme le fragment manuscrit calligraphié sous les T'ang permet de le reconnaître dans plusieurs cas.

T. I, pp. 2, 40, 67: — M. Yetts insiste, en particulier p. 40, sur le fait que Ts'in Che-houang-ti, qui, désireux d'anéantir les monuments de la civilisation des Tcheou, fit brûler les livres en 213 av. J.-C., a aussi fait fondre dans le même but les anciens vases de bronze; cette dernière mesure expliquerait en partie la rareté des vases anciens sous les Han et les erreurs commises quant à leurs noms et quant à leurs types. Ce n'est pas ici le lieu de discuter la question de l'incendie des livres, dont on me paraît avoir exagéré les conséquences. Je rappellerai cependant qu'outre les catégories de livres exceptées de la condamnation, la mesure ne s'étendait à aucun des manuscrits des classiques ou des philosophes possédés par les "lettrés au vaste savoir" (cf. Chavannes, *Mém. hist.*, II, 172—173). En outre, l'incendie est de 213 av. J.-C., et Ts'in Che-houang-ti est mort dès 210; son fils et successeur eut bientôt à faire face à des troubles qui ne lui laissaient guère le temps de s'occuper de la proscription des œuvres littéraires, et il fut mis à mort en 207; ce fut la fin de la dynastie. A une époque où chaque lettré s'attachait particulièrement à un ou deux classiques qu'il savait par cœur, il est invraisemblable qu'on n'ait pu trouver après six ans des manuscrits soit cachés par des particuliers, soit conservés légalement par les "lettrés au vaste savoir", ou qu'à défaut de ces manuscrits on n'ait pu découvrir pour chaque classique un lettré capable de le réciter. L'incendie des livres put donc être un des éléments qui ont amené la disparition de tant d'œuvres des Tcheou, mais ce ne fut certainement pas le seul, et l'indifférence des premiers empereurs Han porte, elle aussi, une large part de responsabilité.

Quant à la destruction des vases de bronze, M. Yetts reconnaît

tout le premier que notre source la plus ancienne, le *Che ki* de Sseu-ma Ts'ien, n'en dit rien; on y lit seulement (*Che ki*, 6, 6a; Chavannes, *Mém. hist.*, II, 134) que Ts'in Che-houang-ti "recueillit toutes les armes (*ping*) qui se trouvaient dans l'empire et les rassembla à Hien-yang; il les fondit et en fit des cloches, des supports de cloches et douze hommes en métal" (收天下兵。聚之咸陽。銷以爲鍾鐻金人十二). D'après ce texte, dit M. Yetts, il semblerait donc que le but de Ts'in Che-houang-ti eût été simplement de désarmer le peuple, "mais certainement les vases de bronze ont été détruits en même temps que les armes. La rareté, constatée par les textes, des bronzes anciens sous les Han en rend témoignage.... En outre, l'auteur de l'*Histoire des Han postérieurs* a développé dans son récit le mot 'armes' en 'armes et vases' (*ping-k'i*), et, bien qu'il ait écrit près de 400 ans après Sseu-ma Ts'ien¹⁾, il pouvait sans nul doute s'appuyer sur une tradition bien fondée." Et M. Yetts renvoie à ce sujet à la préface du 攀古虞彝器款識 *P'an-kou-leou yi-k'i k'ouan-tche* de 潘祖蔭 P'an Tsou-yin (1874). Je n'ai pas actuellement à ma disposition l'ouvrage de P'an Tsou-yin. Quant au *Heou-Han chou*, je ne vois pas dans quel passage des "Annales principales" ou des "biographies" il a pu parler de la fonte des *ping-k'i* par Ts'in Che-houang-ti²⁾; si c'est dans les monographies, on sait qu'elles ne sont pas de Fan Ye, mais de Sseu-ma Piao (approximativement 240—305), et ont été jointes après coup au *Heou-Han chou*³⁾.

1) Ceci paraît être un *lapsus* pour "près de 500 ans"; Sseu-ma Ts'ien écrivait vers 100 av. J.-C., et l'auteur du *Heou-Han chou*, Fan Ye, dans la première moitié du V^e siècle de l'ère chrétienne.

2) On songe naturellement à chercher ce passage au ch. 102, dans la biographie de Tong Tcho († 192), qui détruisit les statues de bronze de Ts'in Che-houang-ti; mais il n'y est rien dit soit de *ping*, soit de *ping-k'i*.

3) Si, en parlant de "l'auteur du *Heou-Han chou*", M. Yetts avait eu en vue celui des monographies, le *lapsus* chronologique que j'ai signalé plus haut disparaîtrait; mais les termes mêmes de la phrase le rendent peu probable.

Peu importe d'ailleurs, car le terme de *ping-k'i* au lieu de *ping* est employé, à propos de la fonte des statues de cuivre de Ts'in Che-houang-ti, dans des ouvrages bien antérieurs à celui de Fan Ye, par exemple dans l'*Histoire des Han antérieurs* (27 c¹, 9 b), qui est de la fin du I^{er} siècle, et dans un autre ouvrage qui doit dater des Tsin, le **三輔舊事** *San-fou kieou-che* ¹⁾. Mais l'explication de M. Yetts ne m'en paraît pas meilleure pour cela. Il est exact que *ping* signifie "arme", et que *k'i* signifie parfois un "vase", mais c'est dans des expressions doubles où le mot "vase" est exprimé par l'autre élément, ou par une extension accidentelle de sens; la valeur réelle de *k'i* est "objet", "ustensile". Comme tel, **兵器** *ping-k'i*, mot-à-mot "objet-arme", est aujourd'hui le terme usuel

1) Le *San-fou kieou-che* ou *San-fou kou* [故]-*che* est donné comme une œuvre des Tsin dans le *Souei chou*; cf. les renseignements réunis au sujet de cet ouvrage disparu par Tchang Tsong-yuan dans le *Souei king-tsi-tche k'ao-tcheng*, 6, 24 b—25 b. Les citations du *San-fou kieou-che* données sous les T'ang à propos de cette fonte des douze statues par Ts'in Che-houang-ti, d'une part dans le commentaire *Che-ki tcheng-yi* sur *Che ki*, 6, 6 a (Tchang Tsong-yuan prête cette citation au *Che-ki so-yin* de Sseu-ma Tcheng; il semble que ce soit une inadvertance), d'autre part dans le commentaire sur *Heou-Han chou*, 102, 3 a—b, sont différentes; c'est dans celle du *Che-ki tcheng-yi* qu'on rencontre l'expression *ping-k'i*. D'autre part, le commentaire du *Heou-Han chou* 102, 3 a—b, donne comme tirée du *Che ki* lui-même une citation où, au même propos, *ping-k'i* apparaît (au lieu du *ping* seul du texte original); mais c'est un résumé altéré où il ne reste presque aucun des mots employés réellement par Sseu-ma Ts'ien. Je me demande cependant si ce n'est pas cette citation altérée du *Che ki* dans le commentaire du *Heou-Han chou* qui, à travers l'ouvrage de P'an Tsou-yin, est indiquée par M. Yetts comme une phrase du *Heou-Han chou* lui-même. [Au dernier moment, j'ai eu accès à l'ouvrage de P'an Tsou-yin. C'est bien la citation du *Che ki* faite dans le commentaire du *Heou-Han chou* que P'an Tsou-yin invoque, et non le *Heou-Han chou* lui-même comme l'a cru M. Yetts. Par ailleurs, il est exact que P'an Tsou-yin donne de *ping-k'i* l'interprétation par *ping*, "armes", et *k'i*, "vases", que M. Yetts a suivie; mais c'est que P'an Tsou-yin croit que le commentaire du *Heou-Han chou* donne le texte correct du *Che-ki*, où un mot manquerait dans le texte traditionnel actuel. Mais P'an Tsou-yin se trompe. J'ai donné plus haut le texte original du *Che ki*; la prétendue citation de ce même texte dans le commentaire du *Heou-Han chou* porte simplement **始皇鑄天下兵器爲十二金人**; c'est une rédaction très altérée. En tout cas, on voit que Fan Ye, l'auteur du *Heou-Han chou*, n'a rien à voir ici; il s'agit seulement d'une mauvaise citation du *Che ki* due au commentaire du VII^e siècle.]

pour dire "arme" tout simplement; nos dictionnaires, Giles (sous *ping*), Hemeling (sous *weapon*) l'ont dûment enregistré; le *Ts'eu yuan* se sert de *ping-k'i* pour gloser *ping* au sens de "soldat" ("celui qui, tenant une arme [*ping-k'i*], part en campagne"). Je ne vois pas de raison pour penser que *ping-k'i* se soit employé dans un sens différent avant les Han ou sous les Han. Il est vrai que, dans le *Tcheou li*, Biot traduit *ping-k'i* par "armes et objets d'usage" (I, 124), par "armes et objets usuels" (I, 126), par "les armes, les objets mobiliers" (I, 127), mais je ne trouve pas que ni le texte, ni les commentaires imposent cette interprétation (où d'ailleurs on remarquera que, même en dissociant les deux composants, Biot ne parle pas de "vases"). Les diverses citations de *ping-k'i* qui sont données dans le *P'ei-wen yun-fou*, qu'il s'agisse d'un autre passage du *Ts'ien-Han chou* ou de textes des T'ang, ne se comprennent qu'en traduisant *ping-k'i* par "armes" et non par "armes et objets" ou par "armes et vases"; et d'ailleurs l'expression de formation identique 戎器 *jong-k'i* signifie seulement "armes" dans le *Li ki* (trad. Couvreur², I, 309). C'est donc parce que *ping* et *ping-k'i* sont synonymes que Sseu-ma Ts'ien emploie *ping* seul et que le *Ts'ien-Han chou* adopte *ping-k'i*. J'ajouterai que la chronologie ne me paraît pas favoriser l'interprétation donnée par M. Yetts à la mesure prise au sujet des armes par Ts'in Che-houang-ti. Quand Ts'in Che-houang-ti ordonne la destruction des livres en 213 av. J.-C., c'est l'aboutissement d'une lutte de plusieurs années entre les lettrés et lui. Mais la fonte des armes pour en faire des cloches et des statues se place huit ans plus tôt, en 221, l'année même où Ts'in Che-houang-ti s'est proclamé empereur; les circonstances, l'atmosphère étaient tout autres, et il n'y a pas lieu, à mon sens, de lier les deux événements. Ts'in Che-houang-ti avait besoin de bronze pour ses statues géantes (chacune, dit Sseu-ma Ts'ien, pesait cent mille livres); d'autre part, il est vraisemblable qu'au terme de sa

longue lutte pour fonder sa dynastie, il ait voulu désarmer le peuple. S'il avait ordonné la destruction des vases rituels de bronze, les lettrés — et Sseu-ma Ts'ien tout le premier —, si ardents à recueillir tout ce qui pouvait jeter le discrédit sur une mémoire abhorrée, n'auraient pas manqué, je crois, de le lui reprocher.

T. I, p. 6: — „K'o” ou “k'a” n'est pas bien juste comme prononciation archaïque de 河 *ho*; vers 500, le mot se prononçait **γâ*, issu peut-être d'un plus ancien **g'â* (cf. Karlgren, *Analytic Dict.*, p. 143).

T. I, p. 8: — L'emploi de 矢 *che* pour 屎 *che*, “excrément”, n'est pas limité aux Tcheou; il était courant sous les Han. M. Lo Tehen-yu et Wang Kouo-wei ont montré que, dans les fiches des Han recueillies au Turkestan chinois par Sir A. Stein, il fallait lire 馬矢 = 馬屎 *ma-che*, “fiente de cheval”, partout où Chavannes avait cru lire 馬夫 *ma-fou* et traduit hypothétiquement par “mortier”.

T. I, pp. 14—17: — On sait que, d'après la tradition courante, d'ailleurs mal autorisée, le pinceau de poils, instrument essentiel de la calligraphie chinoise classique, n'aurait été inventé qu'à la fin du III^e siècle avant notre ère, par le général Mong T'ien. Chavannes, dans son article si riche sur *Les livres chinois avant l'invention du papier*, a admis (*JA*, 1905, I, 65—70) que l'invention du pinceau de poils, même si on doit la retirer à Mong T'ien lui-même, n'a été faite que de son temps; avant lui, on aurait employé, sous le nom de 筆 *pi*, un “calame”, qu'on trempait dans un vernis pour écrire sur le bois ou sur le bambou; on n'aurait pas écrit sur soie à l'époque ancienne, avant l'invention de l'encre et du pinceau de poils. Le grand intérêt des pages 14—17 de M. Yetts

est de présenter clairement, et avec quelques arguments qui lui sont propres, une double thèse qui a été surtout développée récemment par M. Takata: α) certaines inscriptions de bronzes des Chang-Yin, donc du deuxième millénaire avant notre ère, sont la reproduction fidèle sur bronze d'une calligraphie qui suppose l'emploi du pinceau de poils; β) sur les os et écailles du Honan et sur des bronzes des Chang-Yin, les formes graphiques du caractère notant l'instrument pour écrire représentent tantôt une main tenant verticalement un pinceau de poils chargé d'encre, tantôt une main tenant un pinceau de poils secs, les poils séparés en trois groupes.

Il y a à cette théorie bien des côtés séduisants, et je crois volontiers que l'avenir la consacrerá; elle a encore cependant des points faibles, en particulier pour le passage du caractère dénotant l'instrument à écrire dans les inscriptions sur os et sur bronze des Chang-Yin aux caractères signifiant "pinceau" dans l'écriture classique.

Le mot actuel pour "pinceau", 筆 *pi* (**piét* vers 500 A.D.), est d'un très grand intérêt pour la linguistique chinoise. Le vieux dictionnaire *Eul ya*, qui, en principe, est antérieur aux Ts'in, contient cette phrase: "Le *pou-lu* (**piəu-liəüt* ou **puət-liəüt*), c'est ce qu'on appelle *pi* (**piét*)" (不律謂之筆). D'autre part, le *Chou wen* dit: "聿 [*yu*], c'est ce avec quoi on écrit. En Tch'ou [= moyen Yang-tseu], on l'appelle 聿 *yu*; en Wou [= bas Yang-tseu], on l'appelle 不律 *pou-liu*; en Yen [= Tcheli], on l'appelle

1) Le caractère *pi*, ayant la "clef" du bambou, doit désigner essentiellement un calame de bambou ou un pinceau de poils à manche de bambou. Pour M. Takata, dont M. Yetts accepte l'opinion, ce caractère n'a pas existé tel quel avant la dynastie Ts'in, et s'écrivait auparavant sans la clef du bambou. Sa présence dans le *Eul ya* et dans le *Li ki* (auxquels il convient d'ajouter alors le *Tchan kouo ts'ü*; cf. Chavannes, *JA*, 1905, I, 66) s'expliquerait par des corrections d'érudits des Han. C'est possible, mais il importe assez peu à ma citation, qui veut seulement rappeler que le *Eul ya* connaissait déjà un terme *pou-lin*, synonyme du mot usuel pour "pinceau" (celui-ci écrit avec ou sans la clef du bambou).

弗 *fou* (**p̄iust*)¹). Le caractère est formé de 聿 *nie* [comme composant sémantique], et de 一 *yi* (**iēt*) [employé] comme [élément] phonétique. Tous les caractères qui dépendent de 聿 [comme composant sémantique] sont formés avec 聿. [Le mot se prononce] 余 *yu* + 律 *liu* (**i^wo* + *liuēt* = **liuēt* > *yu*)²). Immédiatement après, le *Chou wen* explique le caractère 筆: “*Pi*. En Ts’in (= Chàn-si), on appelle ainsi [ce avec quoi on écrit]. Le caractère est formé avec [les éléments sémantiques] 聿 *yu* (“ce avec quoi on écrit”) et 艸 *tchou* (“bambou”).....³).

Un point peut être considéré comme certain: malgré la glose négligeable de Siu K’iai et même malgré ce qui est au moins le texte actuel du *Chou wen*, le caractère *pi*, “pinceau”, n’est pas composé de deux éléments sémantiques, mais d’un élément sémantique (“bambou”) et en outre d’un élément *yu* qui est à la fois sémantique et phonétique, car le caractère *pi*, “pinceau”, est la notation graphique par *yu*, “pinceau”, plus l’addition de la clef du bambou, de ce qui n’est phonétiquement qu’une autre forme dialectale du mot *yu* lui-même. Autrement dit, *yu* (**liuēt*), *pou-liu* (**p̄iəu-liuēt* ou **pust-liuēt*), *fou* (**p̄iust*) et *pi* (**p̄iēt*) ne sont que les formes prises dialectalement, dans la Chine ancienne, par un même mot qui était celui désignant

1) M. Yetts transcrit *fo*, ce qui paraît être une inadvertance pour “*fu*”, *fou* en transcription française.

2) 聿。所以書也。楚謂之聿。吳謂之不律。燕謂之弗。从聿。一聲。凡聿之屬皆从聿。余律切。 Les trois derniers mots, plus petits et mis sur deux colonnes, sont naturellement la glose phonétique empruntée au *T’ang yun* par les éditeurs du X^e siècle.

3) Je laisse du côté une glose absurde de Siu K’iai sur la composition du caractère, et la glose phonétique tirée du *T’ang yun*, qui indique la prononciation *pi* (**p̄iēt*). Une discussion détaillée de tout le passage du *Chou wen* et de ses gloses entraînerait beaucoup trop loin. Je ne suis pas éloigné de penser que le texte primitif du *Chou wen* a été ici plus ou moins brouillé, car c’est immédiatement après “en Yen, on l’appelle *fou*” qu’on s’attendrait à avoir “en Ts’in, on l’appelle *pi*”; ou alors, après la rubrique *pi*, il faudrait une définition comme 聿也, “c’est ce avec quoi on écrit”; dans le texte actuel, on est amené à sous-entendre cette définition, mais la construction est boîteuse.

l'instrument à écrire, que ce soit primitivement un calame ou un pinceau de poils. Nos prononciations anciennes restituées sont celles d'environ 500 de notre ère; mais il est probable que, sous les Tcheou, les différences phonétiques entre ces diverses formes étaient moins accentuées. On est tenté, comme l'a fait M. Karlgren (*Anal. Dict.*, p. 372), de supposer pour *yu* (**juət*) une prononciation plus archaïque **bluət* > **bjuət* > **juət*, et pour *pi* (**piət*) une évolution **plət* > **piət*. C'est cette prononciation à **bl-* ou **pl-* qui est encore représentée dans le *Eul ya* et le *Chouo wen* par le *pou-liu* (**piəu-liuət* ou **puət-liuət*) du Wou; et l'existence ancienne d'une liquide dans l'élément initial de *yu* (**juət*) trouve une confirmation dans l'emploi de ce *yu* comme élément phonétique dans 律 *liu* (**liuət*). On admet généralement que le turc *biti-*, "écrire", est emprunté au chinois *pi* (**piət*), "pinceau"¹⁾; il n'est pas exclu que le tibétain 'bri, "écrire", se rattache de même à une forme dialectale chinoise du même mot, laquelle comportait encore l'ancien **bl-* ou **pl-*²⁾.

Mais, à côté des variantes phonétiques du mot chinois signifiant "pinceau", il y a sa notation graphique. On a vu que 筆 *pi* n'est qu'une différenciation graphique de 聿 *yu* par addition de la clef du bambou; d'autre part, 不律 *pou-liu* et 弗 *fou* sont la simple notation graphique, au moyen de caractères de tout autre sens pris ici phonétiquement, de formes dialectales qui n'avaient pas de caractères spéciaux permettant de les enregistrer. Il subsiste cependant une difficulté sérieuse; c'est que les formes du caractère représentant l'instrument à écrire dans les inscriptions des Chang-Yin ne ramènent pas à 聿 *yu*, mais à 聿 *nie*. Le *Chouo wen* explique

1) Cf. *JA*, 1925, I, 254.

2) Dans son important travail *Tibetisch-chinesische Wortgleichungen* (*Mitt. d. Sem. f. Or. Spr.*, XXXII [1929], I, 170), M. W. Simon propose de relier au contraire tib. 'bri à ch. 書 *chou* (*šiv'o*); mais lui-même est le premier à admettre (p. 160) que cette équivalence est très aléatoire; jusqu'à nouvel ordre, celle que je mets en avant l'est d'ailleurs tout autant.

ainsi ce dernier caractère: “**聿** [*nie*]. C'est l'habileté manuelle. Il est formé d'une main (**又** *yeou*) tenant un morceau d'étoffe (**巾** *kin*). Tous les caractères qui dépendent de **聿** [comme élément sémantique] sont formés avec **聿**.” La glose phonétique empruntée au *T'ang yun* ajoute que la prononciation du caractère est *nie* (**nj̄äp*). M. Yetts tente de trouver une solution en supposant que le caractère *yu* a eu originellement un autre sens et n'a été adopté pour noter le calame ou le pinceau qu'à cause de sa ressemblance avec *nie*, le véritable aboutissant des formes graphiques que prend le caractère du calame ou pinceau dans les inscriptions des Chang-Yin. Mais l'hypothèse ne rend pas compte du double fait que **聿** ne nous est pas donné comme ayant le sens de “pinceau”, mais celui d’“habileté manuelle”, et surtout que **聿** se prononce *nie* (**nj̄äp*), forme irréductible à aucune des prononciations dialectales que le mot désignant le calame ou le pinceau avait dans la Chine ancienne. Je ne doute pas que, d'une manière quelconque, **聿** *yu* se rattache au caractère représentant le calame ou le pinceau dans les inscriptions des Chang-Yin, mais, à mon avis, aussi bien le son et le sens de **聿** *nie* que le trait supplémentaire de **聿** *yu* restent à expliquer¹⁾.

T. 1, pp. 34 et suiv.: — Dans cet excellent chapitre sur la technique de la fonte du bronze, où M. Yetts étudie en particulier si minutieusement la technique de la fonte à cire perdue, je regrette qu'il ne dise pas ce qu'il pense de l'invention de ce procédé. On sait que la fonte à cire perdue est connue également de très bonne heure dans l'Asie occidentale, et il me paraît *a priori* bien peu

1) Je ne crois pas plus que M. Yetts à l'explication du *Chouo wen* qui voit dans **聿** *yu* (**j̄ët*) l'élément sémantique **聿** *nie*, plus — *yi* (**j̄ët*) comme phonétique. Toutefois, comme — *yi* (**j̄ët*) ne paraît jamais avoir comporté de consonne initiale, cette explication, même erronée, suppose que le **bl-* que nous sommes amenés à supposer à l'initiale de **聿** *yu* pour l'époque archaïque ait été déjà amui vers l'an 100 de notre ère.

vraisemblable que des civilisations dont nous voyons mieux chaque jour qu'elles ne sont pas demeurées sans contact aient chacune inventé cette technique remarquable indépendamment. Les questions d'origine sont toujours délicates, et il est d'ailleurs possible que l'Asie extrême-orientale et l'Asie occidentale soient ici également tributaires d'une civilisation de l'Asie centrale non encore identifiée. La question eût valu cependant d'être posée.

T. I, p. 42: — Il est exact que Touan-fang et M. J. C. Ferguson donnent pas mal de renseignement sur la trouvaille de Pao-ki en 1901, mais il ne me semble pas que ces renseignements cadrent très bien avec le récit que M. E. Newman a fait à M. O. Sirén et dont celui-ci a fait état dans *Japon et Extrême-Orient*, nov.-déc. 1924, puis, plus brièvement, dans *A history of early Chinese art*, I [1929], p. 24. M. Yetts a d'ailleurs attiré naguère l'attention sur certaines de ces divergences dans *JRAS*, 1926, 550—552.

T. I, p. 49: — En parlant de "spirit distilled from black millet" à l'époque du *Che king* et du *Tch'ouen-ts'ieou*, M. Yetts a suivi Legge. Mais il n'y a pas le moindre indice que les Chinois aient connu la distillation avant le XIII^e siècle de notre ère, et elle leur est venue du monde musulman. Jusque-là, ils avaient des boissons fermentées, mais pas de boissons distillées.

T. I, pp. 53—54, et pl. V: — Ce bronze paraît avoir appartenu à la collection impériale sous K'ien-long, et son inscription suggérerait qu'il remontât aux Yin. M. Yetts le donne prudemment comme de "date doubtful". Je n'ai pas de souvenir de l'original et ne puis parler que d'après la planche; le style du décor me paraît jurer avec l'inscription, qu'on la date des Yin ou des Teheou, et j'ai l'impression que le vase est plus "archaïsant" que vraiment ancien.

T. I, p. 65, A 140: — On notera que, pour cet ornement de bronze garni de grelots, qu'on retrouve aussi en Sibérie, M. Yetts se prononce résolument en faveur de son origine chinoise. Aux références de M. Yetts, on peut ajouter la discussion du **夢坡室獲古叢編** *Mong-p'o-che houo-kou ts'ong-pien* de **周慶雲** Tcheou K'ing-yun, vol. IV, *in fine*, où M. **褚德彝** Teh'ou Tö-yi propose de voir dans ce genre d'objets un **轆** *yi*, c'est-à-dire un support de rênes; mais cette explication, conciliable avec la définition donnée de *yi* dans le *Chouo wen* (**車衡載轆者**), va moins bien avec celle du *Eul ya* (**輓上環轆所貫也**). L'objet appartenant à M. Tcheou K'ing-yun porte deux caractères de type très archaïque que M. Teh'ou Tö-yi lit **亦車** et dont il propose une explication assez alambiquée.

T. I, p. 72: — “Ch'en Hsi-ch'ih”; c'est une inadvertance pour “Ch'en Shan-ch'ih” (Tch'en Chan-tch'e) que le texte chinois de la p. 83 donne correctement. Quant à la date de l'œuvre, l'exemplaire que j'ai rapporté à la Bibl. Nat. a été gravé de 1871 à 1876, avec un supplément gravé en 1877 et 1878. Le *Kin-che chou-mou* de Houang Li-yeou, 2, 9a, qui ne dit rien de cette édition princeps, parle d'une édition gravée par l'auteur en 1886; peut-être est-ce une erreur pour 1878, date de l'achèvement du supplément.

T. I, p. 78: — M. Yetts, comme on le fait généralement en suivant les indications de l'ouvrage actuel, indique Wang Fou comme principal compilateur du *Siuan-houo po-kou t'ou-lou*. Il me paraît cependant probable que Wang Fou n'a rien à voir avec l'ouvrage. Par ailleurs, je ne crois pas qu'on connaisse aucun exemplaire, même fragmentaire, antérieur à la réédition de 1299, et il resterait à voir dans quelle mesure cette réédition a été fidèle.

Mais l'histoire du *Po-kou t'ou-lou* demandera un article spécial. Pour le titre et la date, cf. *T'oung Pao*, 1929, 132¹).

Tome II, p. 1 et suiv.: — Aucun ouvrage en langue européenne n'avait donné sur les cloches chinoises les détails de terminologie et d'arrangement que M. Yetts emprunte principalement à Tchou Tsai-yu (1596) et à Tch'eng Yao-t'ien (1725—1814). Grâce aux figures et à leurs légendes chinoises, on peut enfin y voir un peu clair; toutefois on eût aimé à trouver quelque part les caractères chinois originaux pour les noms des cloches grandes, moyennes et petites. Les noms du *Eul ya* (V, 22a dans l'éd. originale de Jouan Yuan) que M. Yetts ne cite qu'en transcription sont 鏞 *yong* pour les grandes cloches, 栗 *p'iao* pour les cloches moyennes, 棧 *tchan* pour les petites cloches; l'origine de ces appellations nous échappe (*yong* se trouve dans le *Che king*). Le *Po-kou t'ou-lou* donne aux grandes cloches le nom de 特 *t'ö*, aux moyennes celui de 鑄 *po*, aux petites celui de 編 *p'ien*. M. Yetts ajoute que Tchou Tsai-yu renverse l'ordre des deux premières appellations du *Po-kou t'ou-lou*. Ces désignations non plus ne sont pas limpides. A première vue, il semble que 特鐘 *t'ö-tchong*, "cloche spéciale", désigne une cloche destinée à être frappée isolément, et que 編鐘 *p'ien-tchong*, "cloches en suite", désigne le jeu de seize cloches

1) L'ouvrage de M. Yetts a été très soigneusement corrigé et lui-même a indiqué à la p. v du t. II les quelques erreurs qu'il a remarquées après coup dans le t. I; je lui signalerai encore les suivantes: P. XII (et t. II, p. VIII): il n'est guère possible d'appeler les Si-hia une "dynastie tartare". P. 41, l. 8: lire "94, IV 625". P. 71 et suiv.: le mot 藏, au sens verbal de "conserver", "posséder", se lit *ts'ang* et non *tsang*; de même dans t. II, pp. 86 et suiv. P. 72, n° 20: lire "*Tung t'ien ch'ing lu*". P. 74: lire Kanda Kiichirō. P. 75: lire "Li Yü-sun". P. 76, n° 130, et p. 78, n° 155: lire "*Hsing su ts'ao t'ang...*"; par ailleurs, si on relie les mots qui font groupe, il ne faut pas joindre "su" à "ts'ao", mais transcrire "*Hsing-su ts'ao-t'ang...*". P. 78, n° 158: "*Lei shu san ts'ai t'u hui*"; "*lei shu*" ne fait pas vraiment partie du titre. P. 79: dans le titre du n° 182, lire "*shou ts'ang*".

suspendues à un même cadre et accordées, de même qu'on a pour les 磬 *k'ing*, ou pierres sonores, les termes correspondants de 特磬 *t'ö-k'ing* et de 編磬 *pien-k'ing*; et on comprend que la cloche destinée à être frappée seule soit plus grande que le jeu de cloches sur lequel on exécute des airs. Malgré le désaccord de certains commentateurs, je crois que les 鋪鐘 *po-tchong* sont les grandes cloches, et que le terme est pratiquement synonyme de *t'ö-tchong*. Au lieu que les *pien-tchong* étaient au nombre de seize suspendues obliquement, en deux rangées superposées, sur un seul cadre, chaque *po-tchong* ou *t'ö-tchong* était suspendu (verticalement?) à un cadre isolé, et un jeu de *po-tchong* ou *t'ö-tchong* comprenait douze cloches, répondant chacune à un des tubes musicaux, et non seize cloches comme les *pien-tchong*. Voilà du moins ce qui, pour le moment, me paraît résulter des textes.

T. II, p. 13: — Aux dix exemples d'un tambour, fixé sur un support et qu'un homme frappe à chaque extrémité, que M. Yetts a relevés sur les bas-reliefs du Chantong publiés par Chavannes, *Mission archéol.*, il faut ajouter celui de la fig. 1238. Chavannes ne disposait que de deux photographies indistinctes, et sa description n'est pas tout à fait exacte. Il a parlé (*Mission archéol.*, texte, I, 265) d'"un objet qui a quelque analogie avec un tambour"; mais c'est un tambour sans aucun doute. "Au-dessous du tambour, ajoute Chavannes, un groupe assez confus paraît être formé de deux quadrupèdes surmontés de deux êtres fantastiques". Les "deux êtres fantastiques" sont deux individus dont chacun frappe une extrémité du tambour. Quant aux deux quadrupèdes, ce sont en effet deux animaux affrontés, vus de profil, mais qui n'ont à eux deux qu'une seule tête vue de face¹⁾. Par là, et par bien d'autres

1) Sur ce motif dans l'art de l'Asie occidentale et de l'Europe, cf. l'article de W. Deonna, *Êtres monstrueux à organes communs* (*Rev. archéol.*, janv.-avril 1930, 28—73), en particulier p. 69.

détails, cette dalle s'apparente à une autre d'exécution bien supérieure et que Chavannes n'a pu connaître, la plus ancienne des sculptures datées du Chantong, la dalle de 113—114 de notre ère qui, après avoir appartenu à Touan-fang et à M. P. Mallon, fait aujourd'hui partie des collections du baron von der Heydt¹). Enfin le même type de tambour fiché sur un piédestal s'est maintenu longtemps dans la tradition artistique, car on le retrouve dans l'illustration de l'*Ode de la déesse de la Lo (Lo-chen fou)* mise sous le nom de Kou K'ai-tche et qui est conservée dans la Freer Gallery à Washington²).

T. II, p. 15: — M. Hamada avait rapporté au temps des Ts'in (fin du III^e siècle av. J.-C.) le fameux tambour de bronze de la collection Sumitomo qui n'a rien à voir avec les "tambours de bronze" de la Chine méridionale et de l'Indochine, mais qui a la forme des tambours qu'un personnage heurte à chaque bout sur les dalles sculptées du Chantong. M. Yetts insiste sur l'apparence des surfaces frappantes qui représentent des peaux d'alligators fixées au corps même du tambour par de triples rangs de clous, et propose de reconnaître dans ce tambour "le modèle d'un type fait normalement en matériaux périssables". Jusque-là je suis bien d'accord avec lui, mais j'hésite davantage quand il estime que ce modèle "continue probablement la tradition du type, monté sur pied, de la dynastie Hia".

T. II, pp. 17 et suiv. — M. Yetts discute ici la question, ethnographiquement et artistiquement si importante, des "tambours

1) Les meilleures reproductions s'en trouvent dans *Coll. Paul Mallon*, 2^e fasc., pl. II, dans d'Ardenne de Tizac, *Les animaux dans l'art chinois*, pl. XII, et dans K. With, *Bildwerke Ost- und Südasiens*, pl. 1—5; elle est aussi publiée dans Sirén, *A history of Chinese art*, III, pl. 20. Cf. en outre mes remarques dans *Artibus Asiae*, n^o 2 [1924], 152—153.

2) Cf. Sirén, *Les peintures chinoises dans les collections américaines*, pl. 2, B.

de bronze" qu'on trouve surtout dans le Sud-Est de l'Asie et jusqu'en Insulinde. Bien informé comme toujours de ce qui a été écrit avant lui, — et la "littérature" sur les tambours de bronze est déjà considérable, — notre confrère hésite à formuler une conclusion ferme, sauf qu'il écarte la tradition trop facilement accueillie par Hirth et selon laquelle les tambours de bronze auraient été inventés par le général chinois Ma Yuan au milieu du I^{er} siècle de notre ère. Mais si Ma Yuan du I^{er} siècle et Tchou-ko Leang de la première moitié du III^e sont mis hors de cause, ce n'est pas à dire que M. Yetts renonce à trouver aux tambours de bronze une origine chinoise; elle serait seulement plus ancienne. Les limites d'une analyse critique, même longue, ne me permettent pas d'entrer dans la discussion minutieuse où notre confrère fait intervenir, à côté des textes, les anciennes formes graphiques du mot chinois pour "tambour" et les associations d'oiseaux, en particulier de hérons, aux tambours dans la littérature chinoise ancienne. Mais, malgré toute l'ingéniosité et l'érudition qui sont déployées dans un exposé entouré d'ailleurs de réserves prudentes, je dois bien dire que, pour ma part, je n'incline pas à rattacher ces tambours de bronze au monde chinois. Il y a d'abord le type même de ces tambours qu'aucun texte chinois ne paraît connaître avant l'ère chrétienne et qui n'a d'analogue avec aucun monument ancien de la Chine moyenne ou septentrionale. Il y a le caractère particulier du bronze. Il y a le style général du décor. Il y a le motif de la grenouille dont M. Yetts lui-même renonce à trouver l'origine dans le monde chinois. Il y a aussi le fait que si, des oiseaux à longue crête rabattue semblables à ceux des tambours de bronze se retrouvent sur d'autres monuments, c'est, à ma connaissance, sur des monuments recueillis en Indochine; tel en particulier un vase de bronze de la collection Pouyanne actuellement déposé au Musée Guimet. Sans prétendre apporter la solution du problème,

c'est du côté d'une civilisation indochinoise et maritime que je la chercherais ¹⁾. En tout cas, il reste que ces tambours de bronze sont d'une fabrication remarquable, et les plus grands d'entre eux rendraient jaloux un fondeur disposant de toutes les ressources de l'industrie moderne.

T. II, p. 20: — En racontant l'histoire du général Tchao T'o, M. Yetts suit, comme on le fait d'ordinaire, les *Mémoires historiques* de Sseu-ma Ts'ien. Mais j'avoue ne pas admettre facilement que cet homme du Nord, transféré de bonne heure dans les régions assez malsaines de la Chine méridionale, y soit mort plus que centenaire. M. H. Maspero a déjà signalé (*T'oung Pao*, 1924, 390, n. 2, et 391, n. 1) des difficultés de détail dans les traditions concernant Tchao T'o. J'incline à une solution plus radicale, mais en remets l'exposé à un travail où je compte reprendre en même temps la question, à mon avis non moins délicate, des traditions relatives aux voyages de Tchang K'ien.

T. II, p. 21: — M. Yetts parle de l'attention prêtée par l'empereur Wou aux régions du Sud-Ouest "à partir de 135 av. J.-C.", quand il conçut le projet d'ouvrir une route directe vers l'Inde par le Sud. Il me semble qu'il s'est produit là quelque confusion. D'après la chronologie traditionnelle, ces tentatives de l'empereur furent provoquées par les récits que fit Tchang K'ien à son retour de Bactriane, c'est-à-dire une dizaine d'années après 135 av. J.-C. Je me demande si M. Yetts, tout en empruntant par inadvertance la date de 135 à Chavannes, *Mém. hist.*, I, LXXX, n'a pas eu réellement en vue celle de 123—122 indiquée *ibid.*, I, LXXXII.

1) [Au dernier moment, je reçois un important mémoire de V. Goloubev, *L'âge du bronze au Tonkin et dans le Nord-Annam* (tir. à part de *BEFEO*, XXIX, 1929), où il est longuement question de ces tambours de bronze.]

Par ailleurs, c'est peut-être aller trop loin que de donner sans réserves l'ancien royaume de Tien comme un royaume lolo; à la rigueur, il pouvait être tai.

T. II, p. 23: — Les *Instructions de Yi* (伊訓 *Yi hiun*) ne sont pas à faire entrer en ligne de compte pour la Chine des Teheou; c'est un des chapitres du pseudo-*Chou King* "en caractères antiques" fabriqué dans la seconde moitié du III^e siècle de notre ère.

T. II, p. 28: — Le British Museum a acquis d'Archibald Little un tambour de bronze qui porte l'inscription suivante: "La 4^e année *kien-hing*, le 7^e mois, l'artisan (*kong*) Tchang Fou a fabriqué [ce tambour]" (建興四年七月工張富造). M. Yetts se range à l'opinion de Hirth¹⁾ pour admettre que, si l'inscription n'a pas été gravée après coup, l'auteur de ce tambour doit être un Tchang Fou qui aurait vécu alors au Sseu-tch'ouan et qui est mentionné dans le *San-kouo tche* (8, 10*b*). J'en doute très fort. Admettons, ce qui n'est pas absolument sûr, que l'inscription soit authentique et qu'en ce cas, vu la provenance du tambour, celle des périodes *kien-hing* dont il s'agit soit bien celle des Han du Sseu-tch'ouan, dont la 4^e année répond à 226 de notre ère. Hirth estime qu'il serait assez extraordinaire qu'il y eût eu au Sseu-tch'ouan, vers le même temps, deux personnes de même nom de famille et de même nom personnel; c'est au contraire un cas assez fréquent, vu la masse de la population chinoise et le petit nombre des noms de famille; ce qui est plus rare, c'est que le hasard des documents nous garde trace de telles homonymies. Mais ce que nous savons du Tchang Fou du *San-kouo tche* me semble exclure qu'il puisse être le Tchang Fou auteur du tambour. L'arrière-grand-père de Tchang Fou

1) *Chines. Ansichten über Bronzetrommeln* (Extr. des *Mitt. d. Sem. f. Or. Spr.*, VII, 1904, 50—51.

était ce Tchang Ling ou Tchang Tao-ling, originaire du Tchökiang, qui mourut au milieu du II^e siècle, au Sseutch'ouan semble-t-il, après avoir utilisé les associations religieuses à des fins politiques, et qui a été considéré par la suite comme le premier pape du taoïsme. Le fils de Tchang Ling, Tchang Sieou, puis son petit-fils Tchang Lou continuèrent son action en partie double, mais en étendant de plus en plus leurs ambitions politiques; la dynastie des Han orientaux sombrait dans l'anarchie; Tchang Lou songea à conquérir pour lui-même le pouvoir suprême, mais, après une lutte sérieuse, poursuivi au Sseutch'ouan par le fameux et tout-puissant Ts'ao Ts'ao, il dut finalement se soumettre à lui à la fin de 215 et fut nommé marquis de 關中 Lang-tchong (au Sseutch'ouan), en même temps que ses cinq fils recevaient tous un titre de marquisat honoraire. Tchang Fou était probablement l'aîné des cinq fils, car, lorsque son père mourut à une date indéterminée, c'est lui qui succéda à son marquisat.

Tel est le personnage qui, selon Hirth, serait l'auteur du tambour de bronze. Que l'inscription le qualifie de 工 *kong*, "artisan", il n'y a rien là, selon Hirth, qui doive nous étonner. Le *Po-kou t'ou-lou*, dit Hirth, reproduit un vase rituel de bronze qui porte une inscription tout à fait analogue à la nôtre: 建平三年十月工王褒造, "La 3^e année *kien-p'ing* (4 av. J.-C.), le 10^e mois, l'artisan (*kong*) Wang Pao a fabriqué [ce bronze]"; or ce Wang Pao ne serait autre que l'homme d'Etat et ministre Wang Pao qui vivait en ce temps-là. D'ailleurs, ajoute Hirth, 工 *kong* ne signifie pas un simple "ouvrier", car on possède des bronzes très artistiques qui portent des inscriptions similaires; et en outre, on trouve dans le ch. 908 du *Ts'ö-fou yuan-kouei*, sous la rubrique 工巧 *kong-k'iao*, "habileté manuelle", la mention de gens dont certains ont occupé de grandes situations, comme Ma Yuan ou Tchou-ko Leang.

Je ne crois pas à la valeur de cette argumentation. Que le mot *kong* désigne souvent plus qu'un simple ouvrier, cela va de soi, mais, précisément à raison de leurs qualités, les bronzes artistiques que Hirth invoque et que nous admirons ne peuvent être l'œuvre que d'artisans professionnels. La rubrique du ch. 908 n'a rien à voir ici: il s'y agit seulement de gens plus ou moins connus à qui, tantôt à raison, tantôt à tort, on attribuait des inventions, mais qui ne se sont jamais qualifiés de 工 *kong*, "artisan". Ce dernier terme, sous les Han, avait d'ailleurs une sorte de valeur administrative; ceux qui le mettaient devant leur nom étaient souvent, peut-être toujours, des artisans qualifiés, classés dans une hiérarchie. Il me paraît exclu que le ministre Wang Pao du début de notre ère ou le marquis Tchang Fou de la première moitié du III^e siècle aient jamais pris une telle épithète, ni d'ailleurs qu'ils fussent en état de la mériter¹).

T. II, pp. 30 et suiv.: — Ici commence le troisième chapitre de ce second volume, celui consacré aux miroirs. L'étude des anciens miroirs de bronze a fait au XX^e siècle des progrès considérables, grâce à M. Lo Tchen-yu en Chine, et surtout grâce à Tomioka Kenzō et à M. Umehara Sueji au Japon. Cette fois encore, M. Yetts met à profit les résultats acquis par nos confrères extrême-orientaux, en y ajoutant les informations réunies par M. Karlbeck dans le bassin de la Houai et le fruit de ses propres observations. Le symbolisme astrologique est discuté en assez grand détail. M. Yetts ne dit rien cette fois des rapports entre miroirs

1) Une autre hypothèse, que Hirth n'a pas envisagée, serait de comprendre 造 *tsao* au sens de "a fait faire"; cf. à ce sujet mon article *Sur l'interprétation des marques des porcelaines chinoises* (*Artibus Asiae*, 1927, 179—187), en particulier pp. 181—182. Mais précisément l'emploi du mot *kong*, "artisan", implique que nous ayons bien ici le nom de celui qui a vraiment fabriqué le vase.

chinois et miroirs sibériens; j'imagine qu'il en parlera dans son quatrième volume, où il traitera la question de l'art "scythe".

T. II, p. 30: — A propos de la coutume de placer un grand nombre de miroirs dans les tombes, M. Yetts cite l'exemple suivant: "Il y a le récit bien connu des centaines de miroirs de fer trouvés parmi le mobilier funéraire d'un prince de Wei mort vers 295 av. J.-C."; et M. Yetts renvoie à de Groot, *Relig. System of China*, II, 398. Mais ce témoignage est un enchevêtrement de vieilles erreurs chinoises, auxquelles de Groot a encore ajouté.

Le texte en question est emprunté au **西京雜記** *Si-king tsa-ki*, qui prétend être un témoignage contemporain sur des événements des Han occidentaux (206 av. J.-C.—25 ap. J.-C.), mais l'ouvrage est en réalité un faux qui paraît remonter au VI^e siècle et être dû à **吳均** Wou Kiun. Cela, de Groot le savait (II, 289); il n'en a pas moins utilisé le *Si-king tsa-ki* à maintes reprises, en particulier pour les ouvertures de tombes princières qui auraient été le fait d'un prince de **廣川** Kouang-tch'ouan (II, 289; III, 392, 397, 728); la tombe du "roi de **魏** Wei" serait l'une d'entre elles. Ce prince de Kouang-tch'ouan, de Groot l'appelle "a certain Khü-tsih [去疾]", et s'est pas enquis de lui autrement. Mais il est clair que le personnage visé est **劉去** Lieou K'iu, prince de Kouang-tch'ouan, dont le *Si-king tsa-ki* dit qu'il "aimait extrêmement" (**疾好** *tsi-hao*) à violer les tombes; et le *Si-king tsa-ki* décrit ensuite toute une série de ces ouvertures de tombes, et énumère les trouvailles qui y auraient été faites. Si nous nous reportons au *Che ki* (59, 3 b) et au *Ts'ien-Han chou* (14, 16 b; 53, 6 a—7 b), nous voyons que Lieou K'iu fut nommé prince de Kouang-tch'ouan en 91 av. J.-C., et qu'il se suicida vingt ans plus tard, en 71 ou 70 av. J.-C.; c'était un homme violent, mais aucun texte ancien ne dit qu'il ait fait ouvrir des tombeaux.

Le texte même du *Si-king tsa-ki* trahit d'ailleurs ici l'imposture. D'après lui, Lieou K'iu aurait ouvert entre autres la tombe du roi Siang de Wei et celle de son fils le roi Ngai; le *Si-king tsa-ki* donne des détails minutieux sur l'aménagement de ces deux tombes. Or il semble bien établi aujourd'hui que le roi Ngai de Wei n'a jamais existé; ce prétendu roi est né d'une erreur de Sseu-ma Ts'ien que les *Annales écrites sur bambou* permettent de corriger ¹⁾. Il me paraît d'ailleurs probable que le faussaire du *Si-king tsa-ki* se soit inspiré dans ses récits de ce qu'on racontait sur les grandes tombes des princes; le "métal fondu" de la prétendue tombe du roi Ngai peut être un souvenir des traditions relatives au tombeau de Ts'in Che-houang-ti. Quant au choix même des noms du roi Siang et du roi Ngai de Wei, qui ne sont pas d'ailleurs les seuls dont, d'après le *Si-king tsa-ki*, Lieou K'iu aurait violé les tombes, peut-être faut-il y voir un écho de l'ouverture en 281 de notre ère de cette "tombe de Ki" qui a livré de si précieux textes anciens, en particulier les *Annales écrites sur bambou* et le *Voyage du Fils du Ciel Mou*; on sait en effet que cette "tombe de Ki" est celle soit d'un haut dignitaire de Wei, soit d'un roi de Wei, et que, dans la dernière hypothèse, on y a vu, selon qu'on suivait la chronologie de Sseu-ma Ts'ien ou celle des *Annales écrites sur bambou*, la tombe du pseudo-roi Ngai ou celle du roi Siang.

En définitive, il serait vain de faire état des détails du *Si-king tsa-ki* sur des trouvailles faites au cours de violations de tombes dans la première moitié du 1^{er} siècle avant Jésus-Christ. Tout au plus peut-on dire que le faussaire énumère des catégories d'objets qu'on découvrirait dans les tombes violées vers le temps que lui-même vivait, sous les Six dynasties; mais là encore il a sûrement

1) Cf. Chavannes, *Mém. hist.*, V, 462—463; H. Maspero, *Chine antique*, 397, et aussi *T'oung Pao*, 1927, 383; ce dernier travail de M. Maspero fournit en outre un autre exemple caractéristique, pour les rois de Ts'i du IV^e siècle avant notre ère, d'une chronologie mauvaise chez Sseu-ma Ts'ien et correcte dans les *Annales écrites sur bambou*.

beaucoup enjolivé, et on ne peut utiliser ses renseignements qu'avec des réserves si accentuées qu'elles équivalent presque à une négation.

T. II, 32—33: — Dans la divergence d'interprétation qui sépare MM. Laufer et Yetts pour 宜子孫 *yi tseu-souen*, je me range du côté de M. Yetts. Il n'est pas douteux que l'expression a été popularisée, comme le dit M. Yetts, par le *Che king* (Legge, *Chin. Classics*, III, 11—12), et cette ode du *Che king* a été entendue de bonne heure, à tort ou à raison, comme écrite à l'éloge de l'épouse féconde du roi Wen¹). Chavannes (*JA*, 1901, II, 210) a déjà rendu *yi tseu-souen* par "il est juste que vous ayez une postérité". Mais peut-être nos traductions en langues européennes forcent-elles ici la différence entre les deux interprétations; *yi tseu-souen*, "qu'il y ait justice dans les fils et petits-fils", signifie bien "puissiez-vous avoir une nombreuse postérité, comme vous en êtes digne", mais peut impliquer aussi que ces fils et petits-fils aient le sort heureux qui leur doit revenir; et 宜侯王 *yi heou-wang* peut être un souhait de haut anoblissement non seulement pour le destinataire, mais pour ses descendants.

T. II, p. 37: — L. de Saussure est mort au moment où, parti du dogme de l'antiquité très reculée et de l'indépendance de l'astronomie chinoise, il cherchait de plus en plus des parallèles, avec le monde iranien et même hellénique; mais il n'a pas eu le temps de procéder sur ce domaine à une enquête systématique; ses rapprochements, que M. Yetts rappelle, demeurent des essais intéressants, mais non concluants. Dans *JA*, 1913, I, 161, n. 1, j'ai signalé que l'assimilation des nœuds ascendant et descendant de la lune à la tête et la queue du dragon, familière à l'astrologie

1) Je ne veux toutefois pas dire par là que l'expression n'ait pas existé en chinois avant cette ode.

occidentale (et cf. aussi Blochet, dans *Patrol. orientalis*, XX, I, 217) se retrouvait en Chine, mais que je ne l'y connaissais pas avant le VIII^e ou le IX^e siècle; j'aurais dû ajouter cependant que la conjonction du soleil et de la lune dans la "queue du dragon" se trouve déjà dans le *Tso tchouan* (Couvreur, *Tch'oun Ts'iou*, I, 256) et dans le *Kouo yu* (cf. sur ce dernier passage le 文選箋證 *Wen-siuan tsien-tcheng*, III, 21 r^o), et il est possible que les deux notions soient apparentées.

T. II, p. 38: — A la bibliographie concernant le "cycle des douze animaux", il faut ajouter aujourd'hui un important article de M. A. Samoïlovič dans *Vostočnye zapiski*, I [1927], 147—162, où l'origine "turque" est révoquée en doute; M. Samoïlovič penche à chercher l'origine de ce cycle dans l'Asie occidentale; il ne paraît pas avoir connu les articles de de Saussure. Cf. d'ailleurs le compte rendu de M. Gaspardone dans *BEFEO*, XXVIII [1929], 546—547. J'ai réuni moi-même beaucoup de textes nouveaux; j'espère les mettre en œuvre quelque jour.

T. II, p. 39: — M. Yetts doute du caractère de "déesse des épidémies" que M. H. Maspero prête originairement à 西王母 Si-wang-mou, et revient à la vieille idée que le nom ne signifie pas primitivement "mère reine d'Occident", mais est, en tout ou en partie, la transcription d'un nom étranger. J'ai hésité jadis, mais je dois avouer que je considère plutôt aujourd'hui Si-wang-mou comme une très vieille figure de la mythologie chinoise, et qui avait un caractère féminin dès l'origine.

T. II, pp. 43—49 (et t. I, pp. 27—30): — Ces pages sont l'étude la plus serrée qu'un Européen ait encore consacrée à un bronze chinois antérieur aux Ts'in pour tenter de le situer exactement

dans l'espace et dans le temps. Il s'agit d'une cloche portant une inscription assez longue, et qui fait partie d'un jeu de douze (?) cloches exhumées, dit-on, en 1862 dans la partie méridionale du Chansi. Les épigraphistes chinois se sont fort occupés depuis lors de cette série, non sans différer gravement tant sur le déchiffrement matériel du texte que sur son interprétation. Grâce aux travaux de P'an Tsou-yin, de Wou Ta-tch'eng et surtout de Wang Kouo-wei, M. Yetts arrive à des lectures et à un commentaire qui lui paraissent relier de façon satisfaisante ces cloches à des événements connus. Ce serait là, comme il le dit, "une exception à la règle" (p. 44) selon laquelle les bronzes chinois archaïques ne prêtent pas jusqu'ici à des recouplements au moyen des textes historiques. Au terme de son examen, en termes d'ailleurs prudents, M. Yetts aboutit à la "théorie plausible" que le personnage nommé dans l'inscription comme ayant fait faire les cloches est Wei Kiang et que les cloches ont été fondues vers le milieu du VI^e siècle avant notre ère. Il ajoute (p. 48): "These criteria are as complete as any likely to be available concerning archaic Chinese bronzes until systematic excavation be carried out." J'en suis d'accord, mais avec cette nuance que ce n'est peut-être pas beaucoup dire. Voici comment le problème se pose.

Nous admettons, bien qu'il y ait à cet égard une objection que M. Yetts signale, qu'il s'agit bien d'un jeu de douze cloches (et non de treize ou plus), et que toute la série a bien été trouvée dans le Sud du Chansi; nous passerons également sur des difficultés d'interprétation des termes qui, dans l'inscription, concernent les cloches elles-mêmes; bien qu'il faille s'écarter ici des explications traditionnelles pour 肆 *sseu* et 堵 *tou*, en tant que termes techniques s'appliquant à des jeux de cloches, je considérerai avec M. Yetts que les "huit *sseu*" et les "quatre *tou*" ne font ensemble qu'un seul

jeu de douze cloches; ce sont déjà là des conventions qui laissent place à quelques doutes ¹⁾.

Celui qui se donne comme ayant fait fondre les cloches pour son temple familial est un seigneur de 呂. Plusieurs érudits, dont Wou Ta-tch'eng, ont cru reconnaître là le petit état féodal de 莒 Kiu, sur la côte Sud-Est du Chantong. Si les renseignements relatifs au lieu de la trouvaille sont exacts, il faut au contraire voir dans ce caractère l'équivalent de 呂 Lu, ancien nom de terre seigneuriale dans le Sud du Chansi; l'argumentation de P'an Tsou-yin et de Wang Kouo-wei, que suit M. Yetts, est ici solide ²⁾.

Le seigneur de 呂 Lu, auteur de l'inscription, a un nom personnel de déchiffrement incertain, qui est peut-être 鷺, caractère inconnu, et qui, si c'est bien de lui qu'il s'agit, serait vraisemblablement à lire *K'i. *K'i de Lu se dit fils du comte (*po*) de Lu et petit-fils (*souen*) d'un duc (*kong*) que M. Yetts, dans son déchiffrement et dans ses traductions (I, 30; II, 44), appelle "duc 翼 Yi", mais dont il incline finalement (II, 47), avec Wang Kouo-wei, à lire le nom en "duc 畢 Pi". Par une série de rapprochements ingénieux, mais qui n'ont pas tous la même force probante, Wang Kouo-wei a soutenu que Lu était dans le Sud du Chansi et que des seigneurs de la maison de 魏 Wei avaient pris le nom de famille (氏 *che*) de Lu parce qu'ils avaient transporté leur résidence principale près de là, à 霍 Houo, vers 600 avant notre ère. M. Yetts en conclut que le "duc Pi" n'est autre que 畢萬 Pi Wan, le premier des princes de Wei, celui qui reçut

1) En dehors de celles de ces difficultés que M. Yetts signale lui-même, j'ajouterai que, comme il le dit, les cloches en question sont du type des *pien-tchong*, et les *pien-tchong* étaient en principe des séries de seize cloches, non de douze (cf. *supra*, p. 382).

2) Nous avons, en fait, toujours lu 呂亭 Lu-t'ing le *hao* du bibliophile Mo Yeou-tche. L'opinion de M. Yetts s'est évidemment précisée entre le premier et le second volume; dans le premier volume (p. 30), il disait que le caractère avait été lu tantôt Kiu, tantôt Lu, "et pouvait en fait n'être ni l'un ni l'autre".

ce fief en 661 av. J.-C.; et *K'i de Lu ne serait autre que 魏絳 Wei Kiang, arrière-petit-fils de Pi Wan. Il est dit en effet dans le *Tso tchouan* qu'en 561 av. J.-C., les gens de 鄭 Tcheng présentèrent au suzerain de Wei Kiang, au marquis de Tsin, des instruments musicaux parmi lesquels figuraient deux jeux (*sseu*) de cloches et des pierres sonores, et que le marquis de Tsin, voulant rendre un hommage spécial aux mérites de son vassal, partagea ces dons avec Wei Kiang, qui "eut ainsi pour la première fois des instruments musicaux en bronze et en pierre". Une cloche exhumée sur le territoire de l'ancien état de Tcheng (au Honan) porte d'ailleurs, selon M. Yetts, un décor tellement semblable à celui des cloches de *K'i de Lu qu'on le croirait obtenu avec le même moule, et qu'on peut en tout cas conclure que le dessin des cloches de *K'i de Lu est bien un décor que les artisans de Tcheng employaient.

Aussi M. Yetts met-il en rapport les instruments donnés à Wei Kiang en 561 avant J.-C. et les cloches de *K'i de Lu. *K'i de Lu lui-même ne serait autre que Wei Kiang, et c'est pourquoi la date de la fonte des cloches de *K'i de Lu est rapportée, comme "théorie plausible", au milieu du VI^e siècle avant notre ère.

Mais, dès ce moment, nous nous heurtons à de graves difficultés. L'une est qu'aucun texte ne donne à Wei Kiang un nom qui, de près ou de loin, ressemble à "*K'i de Lu"; M. Yetts l'écarte en disant que "ce peut avoir été un nom personnel qui n'a pas été recueilli [par l'histoire]"; évidemment, mais c'est là une cause sérieuse d'incertitude. D'autre part, *K'i de Lu se disait "petit-fils du duc Pi (?) et fils du comte de Lu"; dans sa dernière interprétation, M. Yetts substitue sans autre remarque "arrière-petit-fils" à "petit-fils". Mais si le degré de descendance peut être exprimé parfois avec quelque flottement, il me paraît difficile de l'admettre,

sans raisons péremptoires, quand quelqu'un nomme expressément son propre grand-père et son propre père.

Enfin le lien même établi par M. Yetts entre les cloches données à Wei Kiang par le marquis de Tsin et celles de *K'i de Lu est peut-être plus apparent que réel. Il va sans dire, et M. Yetts est le premier à le reconnaître, qu'il ne peut s'agir des cloches mêmes offertes au marquis de Tsin par les gens de Tcheng, puisque les inscriptions des cloches de *K'i de Lu remontent au moment même de la fonte et que naturellement les cloches offertes au marquis de Tsin ne les comportaient pas. Mais M. Yetts estime "not beyond the bounds of probability" que Wei Kiang ou un de ses descendants ait fait exécuter, par des gens de Tcheng, des répliques des cloches que les gens de Tcheng avaient offertes au marquis de Tsin et que celui-ci avait données à Wei Kiang. Mais, avec l'hypothèse de telles répliques, toute précision chronologique disparaît naturellement, et la date de fonte "plausible" du milieu du VI^e siècle avant notre ère indiquée p. 48 devient finalement, à la p. 49, une date "probable" allant de 561 av. J.-C. jusqu'à la chute de l'état de Wei en 340 avant notre ère. Toutefois, s'il s'était agi de commémorer l'octroi exceptionnel à un seigneur de privilèges rituels que ses prédécesseurs n'avaient pas, il semblerait que l'inscription dût faire état du don du marquis de Tsin. Malgré les incertitudes du déchiffrement, il ne semble pas que le texte contienne rien de tel. Et c'est pourquoi, tout en reconnaissant ce que l'interprétation de ce monument doit à Wang Kouo-wei et à M. Yetts lui-même, je crois sage de l'entourer encore des réserves qu'un mauvais sort oblige à formuler chaque fois qu'on veut dater avec précision l'inscription d'un bronze chinois des Yin ou des Teheou.

T. II, p. 52 et suiv.: — Pour toutes ces inscriptions de miroirs, il convient maintenant de se reporter à un recueil d'ensemble que

M. Lo Tchen-yu vient d'en publier en 24 ff. dans son **遼居雜著** *Leao-kiu tsa-tchou* (1929), sous le titre de **漢兩京以來鏡銘集錄** *Han leang-king yi-lai king-ming tsi-lou*; ce recueil est suivi d'intéressants "Propos sur les miroirs", **鏡話** *King houa*, en 10 ff.

T. II, p. 56: — Je ne crois pas que **仁壽** *jen-cheou* soit ici une allusion au *nien-hao* de ce nom (601—604). *Jen-cheou* apparaît dans plusieurs inscriptions de miroirs que donne le recueil de M. Lo Tchen-yu (17b, 18a, 19a) et paraît se rapporter au palais Jen-cheou (Jen-cheou-tien).

T. II, pp. 77—78: — M. Yetts, qui pensait d'abord (t. I, p. 2) discuter la question des "tailles" et des **虎符** *hou-fou* dans le présent volume, annonce maintenant (p. v) qu'il la reporte au 5^e volume. Il n'en a pas moins eu à publier ici des *hou-fou*, ou "tailles au tigre" et en particulier celui coté B 281—283, reproduit sur la pl. LXIV, qui soulève plusieurs problèmes très délicats. On sait qu'on n'a le plus souvent que la moitié des "tailles au tigre", et que par suite on n'a que la moitié de gauche ou la moitié de droite de la ligne de caractères, puisque c'est la réunion des deux moitiés qui doit donner l'inscription complète. Ici, on n'a que la moitié de gauche. Le déchiffrement en semble toutefois assuré, et il faut lire, comme l'a fait M. Yetts: **與上將前鋒伏波將軍爲虎符第一**. Sur le flanc de l'animal, on lit les caractères entiers **上將左一**. M. Yetts a traduit: "Bestowed as Tiger Tally n^o 1 of the General Commanding the Van-guard of the Commander-in-Chief, Subduer of the Waves", et "General Commanding on the Left: One". Ces traductions ne me paraissent pas justes. Pour la phrase principale, la construction s'oppose à ce que "Commander-in-Chief, Subduer of the Waves" joue le rôle d'un génitif par rapport à ce qui précède. Je ne puis comprendre que ceci:

“Taille au tigre (*hou-fou*) donnée au Général supérieur (*chang-tsiang*), [commandant des troupes de] première ligne (*ts'ien-fong*), le maréchal Dompteur des flots (*Fou-po tsiang-kiun*); n° 1”. Quant à l’inscription sur le flanc de tigre, elle signifie: “[Taille au tigre du] Général supérieur (*chang-tsiang*); [moitié] gauche (*tso*); [n°] 1”; autrement dit, nous avons ici la moitié de gauche de la taille, et l’inscription correspondante sur l’autre flanc aurait “droite” (*yeou*) au lieu de “gauche” (*tso*). Il y a deux généraux célèbres des Han qui ont reçu le titre de “maréchal Dompteur des flots” (*Fou-po tsiang-kiun*), à raison de leurs campagnes dans le Sud de la Chine: 路博德 Lou Po-tö, qui fit campagne dans la Chine méridionale en 112 av. J.-C. ¹⁾, et 馬援 Ma Yuan, qui réduisit une révolte du Tonkin en 41—42 de notre ère. M. Yetts a utilisé les notes que 張廷濟 Tehang T'ing-tsi (1768—1848) a écrites en 1822 sur cette taille, et qui ont été éditées en 1924 dans le 清儀閣所藏古器物文 *Ts'ing-yi-ko so ts'ang kou-k'i-wou wen*; je n’ai malheureusement pas accès à cet ouvrage. Tehang T'ing-tsi remarque que cette taille est unique par sa taille et par son inscription. M. Yetts conclut que la présente taille a peut-être été fabriquée à l’occasion de la campagne méridionale de Lou Po-tö ou de celle de Ma Yuan. Je puis ajouter que les inscriptions de cette même taille sont reproduites en facsimilé et commentées dans le 從古堂款識學 *Ts'ong-kou-t'ang k'ouan-tche hio* (éd. de 1906, 4, 19) de 徐同柏 Siu T'ong-po (1775—1854), qui avait étudié cette taille dans la collection de Tchang T'ing-tsi. Siu T'ong-po s’appuie sur les titres de *chang-tsiang* et de *ts'ien-fong* pour dire qu’il ne peut s’agir que de Ma Yuan et non de Lou Po-tö; mais il faut bien ajouter qu’il déduit ces titres pour Ma Yuan; les biographies ne les donnent pas.

1) M. Yetts donne la date correcte; le *Biogr. Dict.* de Giles, n° 1426, a reproduit la vieille erreur de Mayers qui indiquait 120 av. J.-C.; cf. *Ts'ien-Han chou*, 6, 8—9.

Ce *hou-fou* de M. Eumorfopoulos m'a intrigué depuis que je l'ai vu il y a quelques années. Il y a dès l'abord le fait surprenant, mais non impossible, qu'on retrouve un *hou-fou* qui aurait appartenu à un personnage aussi célèbre que Ma Yuan ou même que Lou Po-tô. Mais surtout tous les *hou-fou* connus sont de style chinois; celui-ci au contraire relève de l'art "scytho-sibérien". En outre, les *hou-fou*, destinés à être portés sur soi, sont en général assez petits (de 5 jusqu'à 11 centimètres) et sont évidés intérieurement pour peser moins lourd; celui-ci a plus de 18 centimètres et est plein; il se prête donc mal à son rôle. Par ailleurs, Wang Kouo-wei, soit qu'il ait vu l'original, soit qu'il ne connaisse que le facsimilé de l'inscription, déclare sans ambages dans son 國朝金文著錄表 *Kouo-tch'ao kin-wen tchou-lou piao*, 6, 35a, que le *hou-fou* du Fou-po tsiang-kium reproduit par Siu T'ong-po est un faux; or, ce *hou-fou* est celui de Tchang T'ing-tsi, qui est sûrement le même que celui de M. Eumorfopoulos.

La question est encore compliquée par l'inscription d'un autre bronze. M. Stoclet possède une plaque de bronze doré, de style "scytho-sibérien", ayant environ 7 centimètres sur 15, qui représente un animal abattu sous l'attaque de deux fauves; elle a figuré à une exposition du Musée Cernuschi et est reproduite dans d'Ardenne de Tizac, *Les animaux dans l'art chinois*, pl. XIX. Or, sur la tranche de cette plaque, on retrouve la même demi-inscription que sur le *hou-fou* de la collection Eumorfopoulos. Il est clair que cette plaque à rebords irréguliers, représentant un combat d'animaux, se prête encore moins que le bronze de M. Eumorfopoulos à jouer le rôle d'un *hou-fou*. J'ai eu naguère à la fois entre les mains le bronze de M. Eumorfopoulos et celui de M. Stoclet, et ai rédigé à leur sujet une note pour le livre où M. Vignier doit discuter les principaux problèmes soulevés par les bronzes chinois; mal-

heureusement, je ne puis me reporter à cette note actuellement¹⁾. Si mon souvenir est exact, la plaque de M. Stoclet est renfermée dans une boîte de bois qui porte une inscription due à Siu T'ong-po, et il y est dit que l'objet a fait partie sous les Ming des collections de 陳繼儒 Tch'en Ki-jou (1558—1639). Tch'en Ki-jou est un polygraphe qui fut aussi amateur d'art; mais lui-même nous a laissé des descriptions des objets qu'il possédait; je crois pouvoir affirmer que le bronze de la collection Stoclet n'y figure pas.

Ainsi deux bronzes de style "scytho-sibérien", qui à des degrés divers ne répondent pas au rôle normal des *hou-fou*, portent tous deux une inscription identique, numéro d'ordre compris, qui en ferait des *hou-fou* donnés à l'un ou l'autre des deux célèbres "maréchaux Dompteurs des vagues" ayant guerroyé sous les Han dans la Chine méridionale et au Tonkin; ce n'est guère admissible. On pourrait, à la rigueur, songer à une autre solution. Si l'histoire connaît surtout deux "maréchaux Dompteurs des vagues", il y en a eu d'autres, tant sous les Han que sous les Wei des Trois Royaumes, sous les Tsin et sous tous les états des Six dynasties, aussi bien ceux du Nord que ceux du Sud; c'était un titre régulier, assez peu élevé d'ailleurs après les Han (peut-être dès la fin des Han) puisqu'il ne comptait qu'au 5^e degré mandarinal, et même parfois au 5^e degré inférieur²⁾; il avait été adopté jusqu'en une région où le titre de "Dompteur des vagues" paraît singulièrement hors de

1) Quand j'ai écrit cette note il y a deux ou trois ans, je ne connaissais naturellement pas le t. II de M. Yetts qui vient de sortir; en outre je n'avais alors relevé ni le passage du *Ts'ong-kou-l'ang K'ouan-tche hio* de Siu T'ong-po, ni celui du *Kouo-tch'ao kin-wen tchou-lou piao* de Wang Kouo-wei.

2) Cf. le 集古官印攷 *Tsi kou kouan-yin k'ao* de 瞿中溶 K'iu Tchong-jong (1769—1841 [ou 1842?]; c'était le gendre de Ts'ien Ta-hin), publié il y a quelques années par le Tong-fang hio-houei, 5, 1. Un *Fou-po tsiang-kiun* appelé 穆洛 Mou Lo a calligraphié l'inscription de 549 reproduite dans le *Kin-che ts'ouei-pien*, ch. 31, *in fine*.

propos, à savoir le royaume de Kao-tch'ang au Turkestan chinois ¹⁾. Même à nous en tenir aux Han, on connaît à la fin des Han orientaux au moins deux autres “maréchaux Dompteurs des flots”, qui sont 陳登 Tch'en Teng et 夏侯惇 Hia-heou Touen ²⁾; il y en a eu certainement d'autres. Nos *hou-fou* pourraient avoir appartenu à l'un quelconque de ces “maréchaux Dompteurs des flots” des Han, voire des Trois Royaumes ou des Tsin, connus ou inconnus. La même solution pourrait valoir pour un cachet 伏波將軍章 *Fou-po tsiang-kiun tchang*, “Sceau du maréchal Dompteur des flots”, encore qu'on ait voulu prouver que ce cachet ne pouvait être que celui de Ma Yuan ³⁾. En ce cas, on pourrait supposer que le *hou-fou*

1) Le titre est indiqué dans la notice du Kao-tch'ang insérée au *Pei che* 97, 5 a. L'épigraphie confirme cette indication: dans l'inscription de 麴斌 K'iu Pin trouvée en 1911 dans la partie orientale de l'oasis de Turfan, et dont une partie est de 556, une autre de 575, un agnat de la famille royale du Kao-tch'ang porte le titre de *Fou-po*, “dompteur des vagues” (cf. cette inscription dans l'éd. du *Sin-kiang t'ou-tche* publiée par le Tong-fang hio-houei, 89, 12 b—16 b). L'inscription inédite de 麴仕悅 K'iu Che-yue, trouvée dans la région de Qarakhojo et aujourd'hui à Berlin, mentionne encore un *Fou-po tsiang-kiun*; cette inscription, postérieure à la conquête chinoise de 640, est de la deuxième moitié du VII^e siècle. 2) Cf. *San-kouo tche*, 7, 4 b; 9, 1 b.

3) Cf. le *Tsi kou kouan-yin k'ao* de K'iu Tchong-jong, 5, 1 a—2 a. K'iu Tchong-jong, qui n'a pas vu lui-même ce cachet, le décrit d'après le 稽古齋古印譜 *Ki-kou-tchai kou-yin p'ou* de 吳觀均 Wou Kouan-kiun (1684), et ajoute qu'il figure antérieurement dans le 集古印譜 *Tsi kou-yin p'ou* de 范大澈 Fan Ta-tch'ö (1600; il s'agit d'un membre de la famille des célèbres bibliophiles Fan de Ning-po); mais alors je ne comprends pas comment la discussion de K'iu Tchong-jong parle de ce cachet comme étant “en [bronze] doré, à bouton [en forme] de chameau”, au lieu que le texte qu'il emprunte au catalogue de Fan Ta-tch'ö dit “en [bronze] doré, à bouton [en forme] de tortue”. J'ajouterai que, d'une façon générale, on me paraît retrouver en Chine trop de cachets ayant appartenu à des personnages célèbres; juste avant le cachet du “maréchal dompteur des vagues”, qu'on pourrait en somme attribuer à des gens moins connus que Lou Po-tö ou Ma Yuan, K'iu Tchong-jong étudie, d'après le 繆篆分韻 *Mieou-tchouan fen-yun* de 桂馥 Kouei Fou (1736—1805 [ou 1806?]), un cachet portant 貳師將軍印, “cachet du maréchal de Eul-che”; or il semble bien qu'il n'y ait eu qu'un maréchal de Eul-che, le fameux Li Kouang-li († 90 ou peut être 89 av. J.-C.; la date de † 94 donnée dans Giles, *Biogr. Dict.*, n^o 1161, est fautive), qui devait ce titre à la campagne qui l'avait mené jusqu'à la ville de Eul-che au Ferghâna; il n'est pas impossible, mais il est *a priori* assez étonnant qu'on ait retrouvé précisément son cachet.

Eumorfopoulos a été fait en quelque circonstance anormale, et qu'on a adopté un modèle "scytho-sibérien" parce qu'il s'agissait d'un général envoyé contre les nomades de Mongolie. Quant au bronze doré de la collection Stoclet, on sait que ces plaques vont généralement par paires, à sujets symétriquement opposés; on devrait alors admettre que les deux plaques qui se répondaient ont été appliquées l'une contre l'autre, et qu'on a gravé sur leur tranche, tant bien que mal, l'inscription dont une des plaques ne nous garde naturellement qu'une moitié, celle de gauche; ici encore, et plus que pour le bronze Eumorfopoulos, un tel procédé, sous les Han orientaux, ne se comprendrait guère qu'à un moment particulièrement troublé, et sous l'influence de quelque menace ou de quelque invasion venue de Mongolie. Mais la pièce pourrait aussi provenir des Tsin occidentaux, ou même de quelqu'une des petites dynasties d'origine nomade qui ont régné dans la Chine du Nord sous les Six dynasties.

L'examen matériel des pièces devrait permettre de se prononcer pour ou contre l'authenticité; je dois bien reconnaître que je n'arrive pas sur ce point à des conclusions formelles. Il est délicat de traiter de telles questions sans avoir les objets sous les yeux. Autant qu'il m'en souviennne, je n'ai rien vu dans le bronze Eumorfopoulos qui fût caractéristique d'une falsification; les caractères d'écriture sont du type Han, mais on a continué de les employer de même par archaïsme sur les *hou-fou* jusque sous les Tsin; la netteté de leurs bords peut venir de ce qu'ils auraient été protégés par les incrustations d'or ou d'argent que l'analogie d'autres *hou-fou* amène M. Yetts à supposer. Le bronze n'est atteint par aucune oxydation, et n'est évidemment pas du type ordinaire des alliages chinois des Han; mais son caractère "scytho-sibérien" peut rendre compte de cette apparence particulière; à défaut d'une oxydation qui aurait rongé le métal, la pièce montre

une patine à nuances rougeâtres qui ne semble pas en faveur d'une fabrication récente; mais ceci encore n'est pas décisif, du moins dans l'état actuel de nos connaissances, puisque la pièce a déjà été vue par Tchang T'ing-tsi en 1822 et remonte donc de toute façon à plus de cent ans¹⁾. On n'a, je crois, aucun autre *hou-fou* des Han, des Wei ou des Tsin avec une titulature de *tsiang-kiun* (sauf celui de la collection Stoclet); mais précisément le *hou-fou* Eumorfopoulos est d'un type aberrant par rapport aux *hou-fou* connus, qui sont principalement des *hou-fou* donnés à des préfets (*t'ai-cheou*); un *hou-fou* de *tsiang-kiun* donné par exemple sous les Tsin occidentaux, peut-être même sous une dynastie septentrionale d'origine nomade, n'est pas nécessairement du type employé couramment pour les fonctionnaires chargés sous les Han et les Tsin d'une administration territoriale régulière. Quant à la plaque de la collection Stoclet, rien ne me paraît permettre de mettre en doute son authenticité. Comme de juste, on pourrait supposer que la plaque est authentique, mais que l'inscription est une addition récente. Si mes souvenirs sont exacts, je n'ai rien vu dans l'inscription elle-même qui imposât cette conclusion. Les caractères donnent l'inscription d'une gravure ancienne, même en un endroit où la tranche avait été légèrement endommagée et réparée.

1) Sur la face intérieure, plate, du *hou-fou* Eumorfopoulos, est gravé un cachet de collection, qui ne peut être naturellement, comme le dit M. Yetts, qu'une addition (il a été gravé dans le sens de la plus grande longueur de l'animal, ce qui est anormal à première vue puisqu'il se présente ainsi latéralement, mais c'est vraisemblablement parce qu'on a voulu lui donner la même direction qu'aux inscriptions du *hou-fou* proprement dit). M. Yetts le lit "Chin Fu-t'ing's Collection" (= 金黼廷藏; je ne pourrais garantir, d'après la planche seule, la restitution des deuxième et troisième caractères, mais M. Yetts m'en a obligeamment envoyé une copie manuscrite). Il serait bon, pour l'histoire de la pièce, d'identifier ce "Kin Fou-ting", qui paraît être appelé ici d'après son *hao*, non d'après son *ming*; je ne trouve rien sur lui actuellement.

Il n'en reste pas moins, contre l'authenticité, des arguments assez forts: le libellé anormalement long de la titulature, les dimensions et le poids du bronze Eumorfopoulos, le caractère "scytho-sibérien" des deux pièces, l'identité absolue de leur texte y compris le numéro, le silence de K'iu Tchong-jong, de Wong Ta-nien et de M. Lo Tchen-yu ¹⁾ sur ces pièces dans leurs répertoires de *hou-fou* alors que celui de M. Eumorfopoulos tout au moins leur était sûrement connu par la collection de Tchang T'ing-tsi, la condamnation portée par Wang Kouo-wei sur ce même *hou-fou*. Il s'y ajoute une circonstance troublante. Si mon souvenir est exact, c'est bien Siu T'ong-po qui a écrit la note gravée sur la boîte de la plaque Stoclet et où il est prétendu, sans aucun fondement semble-t-il, que cette plaque a appartenu sous les Ming à Tch'en Ki-jou; or on a vu que Siu T'ong-po connaissait chez Tchang T'ing-tsi le *hou-fou* de la collection Eumorfopoulos, de texte absolument identique. On ne peut se défendre de craindre qu'il y ait eu là, de la part de Siu T'ong-po, quelque mystification. Le problème de ces deux prétendus *hou-fou*, à part même de leur attribution éventuelle à Lou Po-tö ou à Ma Yuan, est d'une importance réelle aussi bien pour l'archéologie purement chinoise que

1) Le **集古虎符魚符攷** *Tsi kou hou-fou yu-fou k'ao* de K'iu Tchong-jong a été édité par le Tong-fang hio-houei à la suite de son *Tsi kou kouan-yin k'ao* (cf. aussi le t. II de M. Yetts, p. 86, n° 35). Le **古兵符考略** *Kou ping-fou k'ao lio* de **翁大年** Wong Ta-nien (milieu du XIX^e siècle), resté à l'état de brouillon incomplet, a été publié en 1916 par M. Lo Tchen-yu (cf. Yetts, t. II, p. 92, n° 153). M. Lo Tchen-yu est lui-même l'auteur du **歷代符牌圖錄** *Li-tai fou-p'ai t'ou-lou* (1914) et du *Li-tai fou-p'ai t'ou-lou heou-pin* [**後編**] (1916); il a réédité et complété ces deux recueils en 1925, ajoutant en particulier la série de *hou-fou* complets qui ont été acquis depuis lors par M. Loo et dont un a passé dans la collection David-Weill; il n'y est toujours question ni du bronze de la collection Eumorfopoulos, ni de celui de la collection Stoclet (cf. Yetts, II, p. 89, n° 85, 86, 88).

pour l'histoire de l'art "scytho-sibérien", et je souhaite que M. Yetts, en soumettant le bronze Eumorfopoulos à un nouvel et minutieux examen, nous le résolve définitivement.

P. 81: — J'estime que von Le Coq a donné aux objets trouvés par lui à Tumšug une date trop haute; par ailleurs, malgré les théories de M. Sten Konow qui veulent rattacher Kaniška à Khotan, je crois hautement improbable que Tumšug, au Nord de Maralbaši, ait jamais fait partie du territoire de ce souverain indoscythe. Il me semble d'ailleurs que M. Yetts, malgré sa réserve, incline à penser comme moi au sujet des dates.

Pp. 88—89: — La bibliographie du T. II est non moins à jour que celle du T. I, tant pour les travaux européens que pour les travaux extrême-orientaux. Je voudrais seulement faire une double remarque de détail: 李光廷 Li Kouang-t'ing, l'auteur du n^o 80, est un auteur sans critique, et je montrerai prochainement comment, dans son 漢西域圖考 *Han Si-yu t'ou-k'ao*, il a accueilli les yeux fermés un pseudo-texte des Song fabriqué maladroitement au XIX^e siècle. Quant au 泉布統誌 *Ts'iuan-pou t'ong-tche* (n^o 98), c'est en grande partie un recueil de faux ¹).

Au cours du présent compte rendu, j'ai été amené à discuter des questions très diverses; leur variété même montre la complexité des problèmes que M. Yetts a dû aborder et l'ampleur qu'il a

1) Voici de rares *Errata* au t. II. P. 15: "78 I 42", lire "78 I 421". P. 21, l. 3: lire "Fu-po Chiang-chün". P. 44, avant le 3^e ainea: "third reference"; lire "fourth reference". P. 46, l. 19 à partir du bas (et p. 98): "Ko-chai...", lire "K'o-chai..." comme à p. 92, *s.v.* "Wu Ta-ch'êng".

donnée à ses enquêtes. Nul ne pourra plus parler de la technique des bronzes chinois, ni aborder l'étude des vases rituels, des cloches, des tambours, des miroirs, sans se référer à ses exposés. Je les ai examinés ici surtout en philologue; il faut bien se limiter. Mais l'étude artistique et archéologique des bronzes eux-mêmes ferait aisément l'objet d'un long article. Les objets de la collection Eumorfopoulos sont souvent d'une importance et d'une beauté exceptionnelles, et les planches, par leur exécution matérielle, sont dignes des objets.
